[illegible]

Extraits des notes faites par M. Eugène Mourgue, écrites de sa main.

1777,, Février 7. Né à Montpellier
1786,, laissé Montpellier pour aller à Paris en Decembre
1787,, Janvier Arrivé à Paris.

Resté ,, 3 Mois à l'Ecole avec de Lompré
1. an 8. Mois chez le moine & L'oiseau
3 ans 3. Mois avec un Precepteur privé

5 ans 4. Mois première residence à Paris.

1792,, Juin 5,, Laissé paris pour L'angleterre
,, Juin 14,, arrivé à Londres par la voye de Calais & Douvres
,, —,, 20,, Laissé Londres pour Winkefield
,, ,, 30,, arrivé à Winkefield après avoir resté 6. Jours à Bristol & Brislington.

1793,, Février, Laissé Winkefield pour Londres.
Resté à Londres 15. Jours & retourné à Winkefield.
,, Juillet. Passé la vacance d'Eté à Oxford

1794,, Juillet 20. Laissé Winkefield pour Londres.
,, Août 4,, Laissé Londres pour Harwich
7,, Laissé Harwich pour la Hollande après avoir résidé deux ans et deux mois en Angleterre.

1794,, Septembre 10 arrivé à Lausanne par la voye de Helvoetsluys, Rotterdam, Utrecht, Nemegue, Cologne, Bonn, Andernach, Coblentz, francfort, Fribourg, Basle, Soleure & Berne.

Novembre 1.er Laissé Lausanne après une résidence de 3. Mois.
,, 12. Arrivé à Vigan par la route de Lyon, Avignon & Nimes.

1795,, Janv.er 10. Laissé Vigan après une résidence de deux mois.

2"

RPJCB

1795„ Février 10 – Arrivé à Paris par la route de Montpellier (y ayant résidé 15. Jours.) ensuite Lyon, Chalon & autres.

avril – resté à Paris deux mois étudiant les Mathématiques, refusé à l'examen pour le génie en l'artillerie.

Août – resté quatre mois à la Cossonerie occupé de la Ferme.

Resté à Paris ou aux environs.

2. Mois Etudiant les Mathématiques

4. Mois à la Cossonerie fermier

18. Mois à Paris avec Putnam & Calender

deux ans, seconde résidence à Paris.

1798„ Mars 27 – Laissé Paris pour Bordeaux.

avril – 3 – arrivé à Bordeaux par la voye d'Orleans, Tours, Poitiers, & angoulême

23 – fait voile de Bordeaux pour New-York.

Juin 17 – débarqué à New-York après un voyage de 55. Jours en ayant passé trois dans la Gironde.

1798„ Juin 25 – laissé New-York après une résidence de 8. Jours.

26 – arrivé à Philadelphie par la voye d'Elisabet town, Trenton &ca.

28 – laissé Philadelphie après une résidence de 54. heures.

29 – arrivé à New-York.

30 – Embarqué a New-York pour Bordeaux.

Juillet 1.er fait voile de Sandy Hook.

28 – ancré dans la riviere de la Gironde après un passage de 27. Jours.

29 – arrivé à Bordeaux

Août 3. Laissé Bordeaux après une résidence de trois Jours.

8. arrivé à Paris par la voye d'angoulême &ca.

Septembre 1.er Laissé Paris après une résidence de deux mois.

1798_ Septembre 7. arrivé à Bordeaux.

Octobre 22. Embarqué à Bordeaux pour New-York.

27. fait voile de la Tour de Cordouan, après une detention de 5. jours dans la Rivière.

1799_ Janv^er. 25_ debarqué à New-York après un voyage de 96 jours.

Mars _ 6_ laissé New-York après 42 jours de résidence.

7. arrivé à Philadelphie.

Avril _ 8. Laissé Philadelphie après une résidence de 32 jours

9. arrivé à New-York.

Juin __ 20_ laissé New-York pour résider à Bloomingdale après la mort de M. Stevenson chez Mc Kensie.

Juillet _ 15. allé à New-York au convoi de M. Rozier Consul de france, retourné aussitôt après à Bloomingdale.

Sept^bre 2. allé à New-York, malgré les prières pressantes de son ami M. Olive, mais ce voyage étoit disoit-il indispensable pour causer d'affaires avec M. Gouverneur, et pour disposer des arrangements pour son départ pour l'Europe.

du 4 au 5. dans la nuit, il ~~est~~ attaqué d'une forte fièvre.

Le 5. au matin M. Olive se rend lui même à New-York pour aller chercher le Medecin de sa famille M. Dozat, et M. Delmas medecin de la famille Gouverneur, tous deux français, M. Mourgue avoit lui même demandé le dernier.

10. Septembre à midy. L'inexorable mort l'enlève des bras de ses amis, qu'il laisse dans une douleur déchirante, impossible à exprimer!

Tempête du 13. Decembre 1798.

Le 13 & 14. decembre 1798. par la Latitude de
Longitude de du meridien de Londres, Nous avons essuyé une tempête affreuse, qui, si elle eût durée quelque tems de plus nous auroit été fatale ....

Depuis plusieurs jours le vent souffloit avec force du côté de l'ouest, nous etions à la Cape, tantôt sous la Misaine, tantôt sous voile d'Etay d'artimon, le 13. au matin il devint si fort que nous fumes obligés de serrer toutes les voiles & de rester à sec.

La seule vue d'un bâtiment abandonné ainsi sans voiles, à la furie du vent et de la mer présente une idée de désolation, tout tendoit à nous rendre ces idées plus éffrayantes : Les Coups de vents et les mauvais tems que nous avions déjà essuyés avoient tellement fatigués notre Batiment, déjà vieux, qu'il faisoit eau de toutes parts. Les deux Pompes alloient sans relâche, et a peine pouvoient-elles gagner sur l'eau. La force du vent avoit couché le Bâtiment sur le Coté et toutes les fois qu'une de ces vagues monstrueuses, qu'on voit en de pareils tems, venoit le frapper, nous avions la crainte de le voir chavirer.

L'atmosphère étoit couverte d'un brouillard épais, causé par les globules d'eau que la force du vent enlevoit à la surface de la Mer, en entrant dans les yeux, cette Eau salée nous causoit une sensation pénible. Quant à la furie du vent, je n'entreprendrai pas de là dépeindre, jamais je n'avois eu idée de rien de pareil.

Sept hommes seulement étoient sur les gaillards, quatre aux pompes, deux à la Roüe et l'officier de Quart. Ils étoient tous attachés avec des cordes dans la crainte d'être emportés.

par les vagues qui brisoient continuellement sur le Pont, tout étoit dans le plus morne Silence, Le mugissement de la mer, le sifflement du vent, le bruit lugubre des Pompes, et la voix de l'officier de quart, qui toutes les fois qu'il voyoit venir une vague qui ménacoit le bâtiment S'écrioit, Tenez vous bien, alors les matelots embrassoient les pompes ou les mâts jusqu'à ce que la vague eût passée. La force de ces vagues est terrible; bientot elles eurent mis en pièces notre chaloupe et tout ce qu'elle contenoit; Elles emportèrent notre figure et tous les Etays du beaupré, cela nous mit dans le plus grand danger, car dès lors nous nous attendîmes, à tous moments, à perdre le mât de beaupré et tous les autres mâts. un autre coup de mer ébranla la dunette et nous fit craindre de la voir emportée, deux matelots furent jettés sur le Pont par une de ces vagues avec une telle force qu'ils en furent presqu'écrasés, l'un d'eux eut deux côtes enfoncées, vomit le sang et a été extrêmement malade.

(Dans cet affreux moment le grand foc se déssera, il faloit le serrer ou voir emporter le beaupré et tous les autres mâts, alors notre perte étoit certaine, dans la situation dans laquelle nous étions même, il y avoit tout à craindre que le Beaupré ne fut emporté avant qu'on n'eût pu Serrer cette voile, quatre matelots et un officier recurent l'ordre d'y aller Ils burent chacun un verre d'eau de vie & y allerent en silence.

Jamais je n'ai éprouvé un sentiment si penible qu'en voyant ces malheureux aller avec resolution et Sang froid à une mort que je croyois certaine, Je les admirois! _ Ils eurent le bonheur de revenir sans que rien leur arrivât.

_ Le Capitaine, les officiers, tout l'Equipage même conserverent le plus grand Sang froid: Pas un mot de plainte ou de murmure, le plus grand silence regnoit partout. Tous ceux qui ne pouvoient être utiles couchés dans leurs hamacs attendoient en silence leur sort avec plus ou moins de résignation, On prévoyoit la mort, on la craignoit, mais sachant qu'il n'y avoit aucune alternative on y étoit resolu. Personne ne s'est plaint, mais aussi pendant la tempête personne n'a juré.

Quelques effets causés par les malheurs de St. Domingue.

La foule immense de Colons qui ont quittés St. Domingue lors de l'incendie du Cap & des malheurs qui l'ont suivie, a porté des fonds très considerables dans les Etats-unis d'Amerique.

Partie de ces richesses a été depensées, partie a été placées dans le commerce ou en Terres. En augmentant le numéraire, cela a donné beaucoup d'activité au commerce des Etats unis et lui a permis de se livrer plus en grand aux Speculations avantageuses que vint bientôt offrir la guerre entre l'Angleterre et la france.

Les Colons habitués au travail ont été à la Havane, Portorico & d'autres Colonies Espagnoles que leur industrie ont beaucoup enrichies; Ils ont augmentés les produits et par conséquent les besoins de ces Colonies, Cela a rejailli sur le commerce des Etats unis qui devenu très considerable avec la Havanne la Nouvelle Orleans &a.

une autre cause de l'acroissement de ces Colonies, est que la guerre entre l'angleterre et l'Espagne, en empechant les Negocians Espagnols de retirer les fonds quils avoient entre les mains de ceux des Colonies, a permis a ceux-ci de s'en servir pour des speculations de commerce & d'agriculture.

Les Colons de Saint Domingue

réfugiés qui étoient accoutumés à l'oisiveté, à l'opulence et la dissipation, en devenant misérables sont devenus crapuleux, et ont donnés la plus mauvaise idée des français aux américains peu instruits. (Le Gouvernement par la suite a eu occasion de se servir de ce mépris que les Colons avoient inspiré pour les Français en général.)

On n'importoit avant les malheurs de St. Domingue presqu'aucune Eau de vie de France dans les Etats unis, les americains se servoient presqu'uniquement de Rum fait avec les mélasses qu'ils tiroient de St. Domingue; Les malheurs de cette Isle en rendant cette douce à rare et chere ont forcé les americains à se servir d'Eau de vie de France, bientôt le goût en est venu, maintenant c'est la boisson générale, et en cela le Commerce de France a gagné quelques chose.

Madame (des traits francés sur le nom ne laissera apercevoir qu'un E.)

Elle est belle, remplie d'amabilité, de sensibilité et de douceur, Elle a été forcée par les circonstances à quitter sa famille, et son pays auquel elle est extrêmement attachée, à abandonner une existence agréable à Paris, pour aller se retirer avec son Mari et ses enfants dans un Pays dont elle n'entend pas la langue, et dont les mœurs diffèrent totalement de celles auxquelles elle est habituée, Sensible au dernier degré ce sacrifice lui a coûté bien cher, mais là rien ne peut la distraire de ses devoirs. Elle sent vivement ses peines, mais elle les supporte avec douceur. Je verrai sans surprise une âme insensible supporter les malheurs avec indifférence. Mais lorsque je verrai une Femme, belle & sensible souffrir, que je la verrai souffrir avec douceur & sans se plaindre, c'est alors que je serai ému. Il faudroit ne pas avoir d'âme pour ne pas l'être.

Souvent j'ai entendu Madame + soupirer lorsqu'elle entendoit prononcer le nom de la France, un jour je l'ai surprise cherchant à étouffer ses Larmes pendant que je parlois du plaisir que j'aurois à revoir ma famille. Que n'aurais-je pas fait pour les essuyer ces larmes! Tout ce qu'elle fait est sans affectation, loin de montrer sa sensibilité elle cherche à la cacher, sans cesse occupée de ses enfants, de son Mari, de son Ménage, elle paroît n'exister que pour leur bonheur.

Richesses! Grandeurs, Puissance, je ne vous desire point, qu'une Femme pareille veuille unir son sort au mien, alors j'aurai trouvé le Bonheur!

Quelques Idées sur le Commerce.

Les Etats unis font un commerce considerable avec les Colonies. Ils y portent des farines, des bestiaux, des planches, du poisson salé &ca., ils en rapportent des Mélasses, Sucre, Caffé &ca.

Ce Commerce se fait principalement par de très petits batimens, les marchandises qu'on envoye sont de peu de valeur, ensorte qu'il requiert peu de fonds, de là vient que presque tous les armateurs envoyent aux Colonies, les marchés sur abondent souvent & souvent on y fait de mauvaises affaires; C'est donc un commerce qu'il faut laisser aux habitans des Etats-unis — à qui leur proximité avec les antilles donne de grands avantages.

Russie.

Les Etats unis tirent de la Russie des toiles à voile, du chanvre, des Cordages, du fer &ca.; ils font leur payemens en lettres de change sur la Russie qu'ils prennent à Londres et qu'ils payent avec les produits des différentes Cargaisons qu'ils envoyent en Europe. Quelquefois aussi ils vont — en Portugal où ils prennent une Cargaison de vin, fruits &ca. et autres marchandises avec les produits desquels ils font leurs payements.

Ce commerce est très avantageux, et il est entre les mains de peu de personnes.

Suede & Danemarck.

Les americains portent dans ces pays, du Riz, des Tabacs. Ils en tirent des fers et des Cuivres & chanvres. Je crois que la Balance est fortement Contre eux et quils sont obligés de faire des remises en lettres de change quils prennent à Londres.

On feroit, je pense, une bonne affaire en envoyant un bâtiment dans la Mediterannée, à Marseille, Cette ou Livourne, ils trouveroit aisement un fret pour la Baltique avec le prix duquel il pourroit rapporter une Cargaison avantageuse dans les Etats-unis.

Les ports de la Mediterannée fournissent ceux de la Baltique des Vins, huiles, fruits, Eau de vie &a.

Hambourg, Breme & Villes anseatiques.

Les americains y envoyent pendant la guerre des denrées Coloniales, qui de là passent dans l'interieur de l'allemagne des Tabacs & des Ris. dans ce moment ci quils ne peuvent aller en france, ils y envoyent toutes espéces de Marchandises qui s'y trouvent en demande et qui sont envoyées en France sur des bâtimens

Hambourgeois ou neutres.

On retire de Hambourg principalement des Toiles d'Allemagne qu'on envoye ensuite aux antilles. La Balance de ce Commerce est constamment remise en Angleterre.

Angleterre.

L'Acte de Navigation ne permet aux Etats unis de porter en angleterre que des denrées de leur propre cru ou de leurs manufactures, en conséquence ils y envoyent des Tabacs, des Riz, quelque fois des farines, du Rum, et depuis quelque tems beaucoup de Cotton de georgie qui est très estimé. On y envoye aussi des actions dans les fonds americains qui s'y vendent avec profit & on y remet la ballance que l'on gagne avec tous les autres ports d'Europe.

Les americains retirent de l'angleterre toutes especes de manufactures, qui sont les seules en tout genres dont ils se servent.

La Balance de ce Commerce est contre l'Amerique; ce commerce est très régulier, les négocians qui le font ne font pas autre chose, ils sont commandités par des maisons Anglaises & aucun étranger ne peut prétendre de jouter avec eux.

Idées sur la Course.

Le commerce qui est le plus avantageux aux Nations en général est l'exportation des produits de son sol ou de son industrie. l'amelioration de la culture, l'aggrandissement des manufactures, sont des biens plus réels que le solde en argent que peut laisser un commerce quelconque.

Il est plus avantageux à une Nation de récevoir pour un million de marchandises Etrangères, et d'exporter en échange la même valeur en denrées de son propre cru, que de récevoir ce million par la prise d'un Corsaire.

(dans le premier cas l'Agriculture & les Manufactures récoivent des débouchés pour leurs produits, et le travail et l'industrie qui sont la veritable richesse d'un peuple, s'augmentent; Dans le 2.d quelques individus s'enrichissent mais la masse générale souffre parcequ'elle est obligée de garder inactifs les fonds et l'industrie qui auroient été mis en usage si un échange avoit eu lieu.

Il est donc plus avantageux à une Nation qui est en guerre, d'encourager la Navigation des neutres que d'encourager la Course particulière.

Sur les Colonies.

Les Colonies sont très avantageuses aux nations qui les forment. Dans quelqu'endroit du monde qu'un homme soit transplanté il conservera toujours les habitudes qu'il a contractées dans son pays Natal. L'Eloignement et le contraste des Etrangers qui pourront l'environner lui rendront ces Habitudes plus cheres; C'est un fait dont tous ceux qui ont voyagés et observés connoissent la verité.

En supposant qu'une Colonie ne reçoive de la Metropole qu'une valeur égale en manufacture à ce qu'elle y exporte en denrée de sa production. La Colonie est un grand avantage à la Metropole en ce qu'elle lui fournit un débouché pour l'industrie, et de ceux qui vont dans la Colonie pour la cultiver et de ceux qui fabriquent les objets d'échange.

Si la Colonie envoye ses produits à la Metropole, et reçoit les objets de sa consomation de l'Etranger. Il est évident par le même raisonnement que cela est d'un grand desavantage à la Mere patrie, car elle perd ceux qui portent leur industrie dans ces Colonies, et les avantages de cette industrie

vont tous à ceux qui fournissent les objets de consommation. La Colonie et les Etrangers doivent s'enrichir, et la metropole se ruiner.

Telle est maintenant la situation du Portugal du Brésil & de l'angleterre.

La population d'une Nation et ses ressources, c'est-à-dire, les moyens qu'a cette population de fournir à ses besoins font la veritable richesse d'un pays.

Rien ne tend d'avantage a augmenter les richesses d'une Nation que des Colonies bien organizées.

Elles fournissent un débouché à l'industrie à ceux qui y vont pour la culture et a ceux qui restent dans la Mere patrie, ils travaillent reciproquement aux objets d'échange qu'elle envoye de ces Colonies et aux manufactures des Matières premières qu'elle en reçoit.

Il est de l'avantage de la mere Patrie que sa Colonie soit riche car dès lors sa consommation est plus grande.

La main d'œuvre est si rare dans les Colonies que les Colons trouveront plus d'avantage à s'occupper de la culture que des manufactures, ainsi dès qu'une Nation forme une Colonie elle en sure d'un debouché de plus, pour ses manufactures.

Il est essentiel que les avantages soient reciproques entre la Colonie et la Metropole. Si la Colonie n'a rien

à donner en échange elle ne peut exister, c'est toujours ce qui arrive dans l'origine d'une Colonie qui ne commence à être utile que lorsque les dépenses qui y sont faites commencent à rendre.

Une Colonie qui reçoit plus qu'elle n'exporte se ruine, La plupart des Colonies ont été formées par des hommes qui n'y portoient presque que des besoins et pour cela, elles ont toutes languies pendant longtems. Dans ce moment-ci nous avons l'exemple de la Nouvelle Hollande qui, comme Colonie, est bien plus désavantageuse qu'utile à l'angleterre, elle ne produit rien, et est obligée de tout tirer de l'Angleterre, aussi personne ne pouvant recevoir de retours n'y envoye rien et le gouvernement qui est obligé de nourir les Colons y perd des sommes immenses.

Il est essentiel qu'une Nation qui cherche à former une Colonie la fonde dans un climat dont les productions ne sont pas les mêmes que les siennes propres. Car alors la Colonie ayant à retirer des objets de manufactures de La Mere Patrie n'aura rien à y envoyer que des denrées qui déjà y croissent & qui y sont inutiles.

Les Etats du Nord des Etats unis sont dans ce cas là, Ils tirent toutes leurs Manufactures de l'Angleterre et n'ont rien à y envoyer en échange aussi qu'arrive t'il ? ils vont chercher les produits des Etats du Sud, les portent en Angleterre, là ces produits sont convertis en objets manufacturés, Les Etats du Sud vendent donc à ceux du nord le Surplus de leurs besoins et en sont payés par l'industrie de ceux-ci qui se chargent du transport de ces Marchandises.

Colonies Espagnoles.

Les Colonies Espagnoles offrent le plus beau champ pour les Spéculations. le Commerce étant exclusivement entre les mains dela Mere-patrie, Elle met le prix quelle veut aux Marchandises quelle y envoye, Ces prix Sont toujours très hauts en raison de ce que la quantité qu'on y envoye n'est pas proportionnée aux besoins et en raison de l'extrême abondance des metaux qui font le produit de ces Colonies.

En tems de Paix les Navires Espagnols peuvent aller dans ces Colonies, En tems de guerre il leur est impossible d'y aller à cause dela foiblesse de leur Marine, & alors le manque de marchandise en augmente considerablement le prix, c'est alors que des permissions d'aller commercer dans ces ports Sont avantageuses aux Etrangers qui les obtiennent, et il est nécessaire à L'Espagne d'en accorder si elle ne veut priver entierement Ses Colonies de Marchandises qui leur sont Nécéssaires.

(Campeche).

~~Toute cette~~ Cote produit en grande abondance, des Mulets, des Cuirs, & dubois de ~~teinture~~.

Prix des Mulets à Campeche ..... "
à la Jamaïque. .... "
à la Havanne. .... "

22

La Guyara & Caracas.

Le produit principal de cos côtes est du Cacao.

24.

Quelques Idées sur la classification des connoissances Humaines.

La masse d'Idées de tout homme forme l'Etendue de ses connoissances, Le jugement étant l'art de saisir les rapports de ces differentes idées, il est nécéssaire que chaque homme conserve ses idées clairement et distinctement classées dans sa mémoire s'il veut former des jugemens sains & promptes.

Un homme dont les idées sont ainsi classées peut à mésure qu'il lit ou observe placer les nouvelles idées qu'il acquiert dans la Classe à laquelle elles appartiennent en s'en servir à propos — un homme dont les idées ne forment dans sa mémoire qu'une masse informe aura nécéssairement le jugement faux par la confusion qui régne dans ses idées, et en discourant ainsi qu'en pensant il pourra rarement se fixer à son sujet.

Je ne prétends pas classer ici toutes les Connoissances Humaines — mon seul but est de placer celles que posséde genérallement tout homme qui a reçu une bonne éducation.

Les idées forment les connoissances.

La première classe des connoissances sera celle qui traitera des differents rapports que les hommes ont et ont eus entre eux, elle Comprendra. elle comprendra.

L'Histoire (autant qu'elle est connue) de la formation de la societé, les Principes sur lesquels elle est basée. Cette connoissance aidera à former un Jugement sur les differentes opinions qui partagent les hommes en fait des divers Gouvernements et institutions. — (J'appellerai cette Science Ordre Social.)

L'Histoire des Causes qui ont separées les hommes en Nations. Les principes de la conduite des differentes Nations à l'egard les unes des autres, & les différents rapports qui exsistent entre Elles. (Politique.)

L'Histoire ancienne & Moderne Civile & religieuse, Cette Sience est indispensable pour parvenir aux deux connoissances précédentes. C'est d'après la connoisance qu'on a de l'homme & de l'Histoire que les deux premieres connoissances peuvent s'acquerir.

La Géographie — Cette sience paroîtroit ne pas devoir appartenir à cette classe, mais j'entends par Géographie, les différentes divisions que les hommes ont faites de la terre en États, la Situation des differents États, les mœurs de ses habitans & les differentes productions de leur sol & de leur industrie; La connoissance de cette Science est absolument indispensable pour l'acquisition des trois précédentes.

La seconde Classe sera celle qui traitera des connoissances des divers Corps qui frappent nos sens, C'est proprement dit l'Histoire Naturelle. Elle Comprendra

La connoissance de l'homme moral, l'Origine de ses idées, la définition de tous ces mots si souvent employés Mémoire, Caractère, imagination, Esprit, passions &.a, Cette importante étude pourra se faire en partie par la lecture de Locke, Helvetius &.a qui ont écrit sur ce sujet, mais elle doit principalement se faire par l'observation.

L'Homme Physique, C'est à dire, l'anatomie, la Physiologie & la Medecine. — Cette Science est peut être une des premieres dont l'homme devroit s'occupper. est-il pour l'homme rien d'une plus grande importance que lui même sous le rapport curiosité, Certainement ce devroit être là sa première étude. — Quand à son utilité elle est trop connue pour que j'en parle. Mais je ne prétends pas qu'un homme qui ne cherche qu'à ramasser les connoissances qui pourront lui être utiles & agreables, dans le court espace de tems qu'il a à passer dans ce monde, doive devenir Medecin, mais je crois qu'il ~~doit~~ sçavoir

assez de Medecine pour distinguer l'homme instruit du charlatan, pour pouvoir, s'il est malade, donner au Medecin des Idées justes sur sa Maladie, et enfin quelque fois être utile aux autres lorsqu'ils ne peuvent avoir d'autres secours.

L'astronomie. C'est à dire la forme, les mouvemens, & les differentes loix qu'on a decouvertes, auxquels sont sujets la terre et les Corps Celestes.

L'Histoire Naturelle des animaux. Il est bon de connoître les principales divisions qu'ont fait les naturalistes du régne animal et les differentes particularités les plus importantes de ceux avec lesquels nous avons le plus de rapport ou qui sont les plus remarquables. — On ~~peut~~ considerer ~~cette~~ sience comme un amusement.

La Botanique — Il est ~~utile~~ d'avoir des données de cette sience suffisantes pour pouvoir discerner les plantes qui peuvent être utiles. Il est interessant de connoître leur organisation leur vie & leur culture.

La Mineralogie. Connoître les principales divisions du régne Mineral, la forme des principaux individus et leur utilité.

Table de comparaison entre le Thermomètre gradué selon Réaumur et celui gradué selon Farheit.

La proportion entre les deg.s de Reaum. & de Farnh est comme 4 est à 9. —

R.	F.	
0	32	Glace
1	34,25	
2	36,50	
3	38,75	
4	41	
5	43,25	
6	47,75	
8	50	
9	52,25	
10	54,50	
11	56,75	
12	59	
13	61,25	
14	63,50	
15	65,75	
16	68,00	
17	70,25	
18	72,50	
19	74,75	
20	77	
21	79,25	
22	81,50	
23	83,75	
24	86,00	
25	88,25	
26	90,50	
27	92,75	
28	95	
29	97,25	
29 1/3	98	chaleur du sang
30	99,50	
31	101,75	
32	104,00	
33	106,25	
34	108,50	
35	110,75	
36	113	
37	115,25	
38	117,50	
39	119,75	
40	122	

R.	F.
41	124,25
42	126,50
43	128,75
44	131
45	133,25
46	135,50
47	137,75
48	140
49	142,25
50	144,50
51	146,75
52	149
53	151,25
54	153,50
55	155,75
56	158
57	160,25
58	162,50
59	164,75
60	167
61	169,25
62	171,50
63	173,75
64	176
65	178,25
66	180,50
67	182,75
68	185
69	187,25
70	189,50
71	191,75
72	194
73	196,25
74	198,50
75	200,75
76	203
77	205,25
78	207,50
79	209,75
80	212

Na. Cette table a été faite par Mr. Eugène Mourgue pour M. Olive qui avoit paru la désirer.

30

Notes.

Recherches à faire : | où consulter.

Quelles sont les théories sur la force musculaire & sur les actions des Nerfs (His. Nat Pysiologie). — Physiologie, Lexicon, & Encyclopedie.

2°. Comment opèrent les differents corps qui agissent sur ces parties du Corps Humain : comme toniques, stimulants &c. &c. (id.). — Lexicon, Cullen, Encyclopedie.

3°. quelles sont les propriétés des divers alimens qui composent la nourriture des Hommes (Medecine) — Cullen Materia Medica.

4°. quelles sont les opinions sur le bien & le mal que fait le commerce aux Nations en général (Politique) — abbé Mably, Encyclopedie.

5. Quel est le Gouvernement qui peut le mieux assurer le bonheur des hommes, en les prenant tels qu'ils sont dans l'Etat de Civilisation, des français par exemple, les prenant tels qu'ils sont maintenant ~~en tels qu'ils pourront~~ devenir. (Politique.).

6°. Quelle est la conduite que doit tenir un gouvernement tendant au bonheur des gouvernés, par rapport aux Nations étrangères (Politique)

7°. Quelles sont les théories au sujet des rhumes (Medec). — Lexicon, Cullen, Encyclopedie.

8°. Quelles sont les théories au sujet des miasmes qui causent des Maladies. (Med.) — Id.

Fin.

Extrait du Daily Advertiser imprimé à New-York Friday 13. September 1799.

On Tuesday last, after a short illness of the prevaling fever Mr. Eugene Mourgue aged 23. Years!

He was a native of France; and had been a Few months in his Country. His intention was shortly to have returned to his Parents and Friends in Paris, who were anxiously expecting soon to clasp in Their arms a beloved son, But oh! how painfully will These fond Hopes be frustrated, Behold him now cut off in the Prime of his Life, and Those who once Knew him Sorrowinlly left to refflect with wonder on his numerous perfections and to lament the Loss of one, whom it was impossible to Know Without admiring.

He was universally esteemed and Bevoled in the small circle of chosen acquaintance he had formed during his stay in the city; was possessed of a most universall Knololedge and a penetration superior to his yars: to the wisdom an prudence of a more advanced Life, he added all The pleasing affability and vivacity of youth; was Modest and unassuming in his manner Sincere in This Friendship, and possessed of those Happy qualities which manifest the goodness of the heart, and he speak a candid virtuous mind. To Society the Loss of such a member, who promised to become one of its greatest ornament, is great — But His Friends it is — irreparable.

Paris M.r J. A. Mourgue, rüe du Montblanc N.o 16, datée de Bloomingdale
Le 12 Septembre 1799.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 mai d.er J'ai vu par elle avec attendrissement que votre fils chéri vous avoit parlé de moi, et de ma famille; C'est le lendemain du jour qu'il est tombé malade que cette lettre m'est parvenue, à tems de la lui Lire; Cette lettre m'imposoit des devoirs que je remplissois déjà par inclination, elle a redoublée mes efforts auprès de ce jeune ami que ma femme et moi aimions, comme s'il eût été notre fils, Mais Helas! tout a été inutile, nous étions destinés au malheur de le voir périr sous notre Yeux au Printems de sa vie! — C'est un des Coups les plus accablants que j'aie éprouvé depuis que J'existe! — Il a montré dans ses derniers instans, une force, un Courage, une élévation d'âme, une fermeté, un caractère sans exemple; Il a nommé les respectables auteurs de ses Jours, sa chere Sœur, ses frères, tout ce qu'il avoit tant de raisons d'aimer, tout ce qu'il aimoit avec passion! — Il est impossible que vous vous fassiez une idée vraie de l'Etat affreux dans lequel Nous sommes plongés, de l'étendue et de l'amertume de nos regrets! pensez Monsieur, que nous l'avions appréciés, que son attachement pour ma famille l'avoit prevenu en faveur de chacun de nous, que pour nous rendre heureux, il nous disoit mille choses touchantes d'après lesquelles nous nous flattions d'avoir le bonheur d'adoucir l'éspèce d'exil auquél les circonstances le forçoient. d'ailleurs chaque Jour nous faisoit découvrir en lui une Vertu de plus, de nouveaux mérites, l'excellence de son Jugement, la maturité de sa raison, sa soif ardente d'acquerir encore de nouvelles connoissances pour orner son esprit étonnant, la pureté de ses mœurs, sa douceur aimable, La sensibilité de son âme, surtout son amour pour vous, Monsieur, tout en lui étoit réuni, tout en lui devenoit de plus en plus l'objet de notre admiration; Jamais — Non, Jamais! je n'ai connu de créature aussi accomplie, jamais aussi, je vous l'avoüe, Monsieur, mon Cœur n'a aimé personne autant que notre cher & malheureux Eugène; Des torrens de larmes ubint

point soulagé ma douleur, sa perte irreparable à changeé notre retraite paisible en un lieu désormais consacré à la douleur à la tristesse et aux regrets éternels — Digne & respectable Pere! — je vous plains de toutes les forces de mon âme et je gémis de ne pouvoir vous donner moi-même aucune consolations. Voici, Monsieur, ce qu'on a fait inserer dans les Papiers publics à l'occasion de votre cher fils, ce n'est pas moi, je vous le jure; j'ignore qui a pû faire un éloge aussi vrai, ce sont des americains qui lui ont payés ce tribut d'estime.

Madᵉ Kennie chez laquelle il avoit laissé ses effets a fui la Ville pour aller en Campagne (Monsieur votre fils n'avoit chez moi qu'un Petite malle et un secretaire) J'en aurai soin au retour de son hôtesse et je les tiendrai à votre disposition.

M. Hᵣʸ Cheriot remplira vos intentions, il a écrit avec exactitude par toutes les occasions, il vous rends compte de ce qu'il a fait, rendez lui justice, il n'a pû être ni plus zèlé ni plus exact.

Je vous rends graces, Monsieur, de vos offres obligeantes de services pour les miens et pour moi, honorez nous toujours de vos bontés, nous en sommes dignes par nos sentimens pour vous & pour tout ce qui vous appartient. Donnez moi, je vous en conjure de vos cheres nouvelles, si le Ciel avoit comblé nos vœux, nous nous serions felicités d'avoir habité l'Amerique, le fruit de nos soins eut été pour nous une source intarissable de bonheur au lieu que nous sommes voués aux malheurs de tous les genres.

Presentez mes respectueux hommages à Madame Mourgue & à Madame Desbassayns, si nos souvenirs n'affligent pas leur âme — adieu, Monsieur, agreez l'assurance de mon respect et d'un tendre attachement qui durera autant que ma vie.

Paris M. Ph.e Desbassayns. Bloomingdale 12. Septembre 1799.

quel cruel, quel affreux devoir ai-je à remplir ! il faut me surpasser en courage pour avoir la force de vous annoncer un évènement dont le spectacle touchant en déchirant à la fois m'a atterré. penser d'abord aux moyens d'y préparer par degré, avec précaution et prudence Madame votre Epouse et sa respectable famille voici trois lettres,* pour être remises à quelque distance les unes des autres à M. Mourgue Père, Notre douleur est à son comble ! — et avec elle nous — sentons la vôtre d'avance, celle d'une sœur en tout si ressemblante et si digne de son cher frere; Nous avons ma femme et moi fait tout ce qui étoit humainement possible, tous les genres d'interêts s'y trouvoient réunis, et Mad.e Olive en a été si douloureusement affectée, qu'après cinq jours et cinq Nuits de fatigues, d'inquiétudes & d'angoisses mortelles, est restée deux jours entre la vie & la mort; Jugez de ma situation, Vous Mon cher Monsieur, qui connoissez notre interieur ! Le frere de M. Cheriot, Le Pauvre Cambble, le vieux papa Le Det, et votre digne & malheureux frere nous ont échappés dans huit jours; obligés de dissimuler nos regrets, nos chagrins cuisants, nos inquiétudes terribles, cette soustraction a failli nous entraîner dans ce tourbillons de malheurs; Mais c'est Eugène, ce cher Eugène qui étoit l'objet unique de nos sollicitudes cruelles, C'est sa perte qui nous a réduits tous jusqu'au plus jeune de nos enfants à un état digne de pitié; J'ai encore le cœur glacé de cette serie funeste d'évenements, et je n'oublie ma propre douleur que pour penser à la famille infortunée de votre chere Epouse; Consolez la, Mon Cher Monsieur, ce que j'en connois est devenu l'objet de mon admiration, de ma profonde vénération. Nous avons outrés nos forces dans cette déplorable circonstance, rien n'a été epargné de nos parts, c'est la seule et bien triste satisfaction qui reste à vos amis plus affligés qu'il n'est en mon pouvoir de vous le peindre.

Mes respectueux et tendres hommages à Madame Desbassayns, invitez là d'écrire à ma femme plus affectée que si elle avoit à pleurer peutêtre un de nos enfants, Je vous renouvelle l'assurance de mon inviolable attachement.

* Ces 3. Lettres sont deux lettres préparatoires, et celle du 12. qui précède.

...au Dup.ca ...a les mêmes ...ccasions que ...Précédente ...ttes pour le ...uront de M. Serregour ...Paris, en ...s d'absence ...M. Desbassayns

Paris. Madame Mourgue. Bloomingdale 12. sepbre 1799.

Copie de la lettre que Mde. Olive lui a écrite à l'occasion de la mort de son fils.

Vous scavez notre malheur commun, Il m'eût été impossible de vous l'annoncer, de même qu'il m'est impossible de résister au desir de vous donner quelques détails qui me fait sentir d'avance les douleurs cruelles que vous éprouverez en les lisant; que je suis malheureuse, Madame, de remplir ce devoir penible et vraiement déchirant pour mon âme quand il m'eût été si doux de n'avoir qu'à vous parler de mes sentiments, le ciel, m'a destinée a des épreuves bien affreuses!

Mon Mari voyant que la maladie faisoit des progrès à New-York avoit exigé que votre cher Fils vint habiter notre petite Campagne, nous y étions tranquiles et sans inquiétudes; Il attendoit la Mary, par elle il se flattoit de recevoir des lettres qui devoient fixer ses resolutions, Mais toujours impatient de se préparer à retourner en Europe, il voulut aller malgré les prières reiterées de mon mari, causer avec M. gouverneur qui étoit à la ville, il y fut le Lundy 2. septembre, jour affreux pour nous tous! Il étoit chez M. Cheriot quand son frere se trouva malade, il fut frappé de son Etat, qui lui rappella m. Mr Stevenson, anglois, logeant chez M. de Kenis où il avoit resté, qui a été une des premieres victimes de cette maudite maladie qui desole les villes d'amerique presque tous les automnes; Nous cherchâmes partout les moyens possible a effacer cette mortelle impression, à le distraire en le rassurant, Le Mardy, le Mercredy, le Jeudy suivants, il fut à merveille et sa gaieté n'annonçoit aucun souvenir facheux; Dans la nuit du Jeudy au vendredy, il eut de la fièvre, Ce dernier Jour au matin, mon Mari lui en trouva beaucoup; il partit immediatement pour la ville et ramena avec lui, bientôt après, deux Medecins françois, l'un M. Dozat, qui soigne ma famille depuis près de six ans, l'autre M. Delmas medecin de la famille gouverneur, et une garde malade excellente qui nous est attachée; à leur arrivée très prompte, Les medecins apperçurent des symtomes d'inflamation, Ils saignerent notre interessant malade qui se plaignoit alors de douleurs

de tête très fortes, il avoit mis dès les premiers moments de son indisposition en attendant les médecins les pieds dans l'eau, pris des remèdes, et des boissons rafraichissantes; je passai moi même une grande partie de la nuit auprès de lui, elle fut mauvaise, le jour si la fièvre parut céder, j'avois exigé que l'un des medecins restat auprès de vous Jour et Nuit, tandis que l'autre vacquoit à ses malades en ville; Ce jour là au soir ils appliquerent les vesicatoires aux Jambes; Nous étions dans des allarmes continuelles sur les suites, Je passois et les jours et les nuits avec votre cher fils, je le soignois comme un de mes enfans, pendant ses souffrances je me croyois un second vous même, Madame. Mon mari ne le quittoit pas non plus. Il employoit les expressions de la plus tendre amitié à le rassurer, en dissimulant son extrême sensibilité; Le Dimanche nous étions auprès de votre cher fils quand à une heure après midy, le sang sortit du Nez; Mon mari manqua, malgré les efforts qu'il fit sur lui même, de trahir sa douleur de cette crise très dangereuse en pareil cas, il sortit pour soulager son âme effrayée, revint bientôt ensuite avec une figure calme; je composois la mienne pour que les yeux penetrans de notre cher malade ne decouvrissent rien de l'augmentation de nos inquietudes; les évacuations étoient fréquentes, les vomissements le devinrent aussi malheureusement. La nuit du dimanche au Lundy fut affreuse; ce second jour au matin les médecins appliquerent un 3.e Vessicatoire sur la Poitrine; celui-ci prit mieux que les autres; Mais les affreux saignemens revinrent avec plus d'abondance; C'est alors que nos esperances nous abandonnerent, et nous livrerent à un état bien ressemblant au desespoir: Les détails sur la suite jusqu'au mardy 10 septembre sont trop douloureux pour que je vous les trace. ah! Madame, en vous disant que je me suis crue la mere de votre cher fils, pendant ces trop cruelles journées, j'en ai rempli tous les devoirs: secours de l'art, soins, attentions, prévoyance, tendre interet, après vous même, personne n'eut employé plus de zele et d'activité; tous mes momens ont été employés pour lui; j'étois soutenue

par cette idée si douce et si consolante que je vous rendrois un fils chéri et si digne de l'être ! ce jeune homme avoit quelque chose de surnaturel ; il a conservé pendant toutes ses souffrances cette présence d'esprit qu'il avoit toujours, une connoissance parfaite, une prudence touchante, jusqu'à me dire que je courois peut être des risques pour moi-même en le pansant ; son œil voyoit tout, examinoit tout, penetroit tout ; mon courage me donnoit la force de me vaincre, et mon calme le rassuroit — Plaignez moi, Madame, je suis Mere — jugez mon âme par la votre, et pensez combien d'efforts je fais sur moi en vous faisant ce triste et affligeant recit. Ce malheureux évenement nous a laissés tous dans un accablement d'autant plus grand et plus affreux, que cette perte est la quatrième du même genre que nous éprouvons, que j'ai craint que mon Mari, (qui n'a jamais aimé personne autant qu'il aimoit Monsieur votre fils), qui a habituellement une mauvaise santé, ait succombé à sa douleur ; il sent plus que qui que ce soit l'énormité de votre perte ; il repand avec moi des larmes bien amères, quand nous reflechissons à ce que vous devez éprouver ; Consolez vous, Madame, Madame votre fille, Messieurs vos fils, leur respectable Pere, sont autant d'objets consolateurs, offrez ce grand sacrifice à Dieu ! votre cher fils étoit trop vertueux pour être heureux dans ce monde ! —

Donnez moi de vos nouvelles, faites moi l'honneur de m'écrire, Ce malheur unit nos âmes ; vous me trouverez bien exigeante d'oser vous demander des consolations, quand je n'en n'ai aucune à vous offrir — agreez l'assurance de mes sentimens tendres et respectueux, ceux de mon mari, de mes pauvres petits enfans qui unissent leurs innocentes larmes à celle qui se s'honore du titre de votre malheureuse amie.

Bloomingdale Madame Wm. M. Seton (Bloomingdale 25. 8bre) 1799.

Vous m'avez demandé avec tant d'instances la copie des reflexions que j'ai trouvées dans les papiers de notre malheureux ami M. Eugene Boursse, tracées de sa propre main, sur le caractère de celle que vous nommé du doux nom de Maman, que je ne puis resister à votre tendre desir, je vous les envoye. ~~C'est~~ donc son Portrait que je vous donne, mais, si j'osois combien de traits n'aurais-je pas à y ajouter pour le rendre parfaitement ressemblant ! — il est bien difficile de peindre une physionomie frappante; il faut du génie, une facilité, une grace, une fidelité, un charme de Coloris, une délicatesse dans son Pinceau ou dans sa plume qui n'appartient qu'au talent. Je réclame donc d'avance votre indulgence.

„ Elle est belle „ pensoit-il, C'est à vous à la juger, vous devez penser qu'aux Yeux de son Epoux, sa beauté n'a point d'égale.

„ Remplie d'amabilité, de sensibilité et de douceur „ il est vrai qu'en effet ce sont ses trois qualités essentielles, toujours unies, toujours en action, qui la distinguent principalement, et qui répandent cette heureuse harmonie dans tout ce qui émane d'elle, elles sont encore embelies par une Egalité bien rare qui les accompagnent sans cesse

„ Elle a été forcée par les circonstances à quitter sa Famille &a. „ ah! ce moment a été cruel, sans doute, pour elle, mais plus elle tient à ses douces habitudes, et plus elle semble jouir en faisant des sacrifices, d'où dependent le bonheur de ses enfants, de son Mari; pour eux rien ne lui coute; privations de sociétés, amusements recherchés par le plus grand nombre des Femmes, Variété de spectacles, parure de luxe, tout ce que dans le monde on nomme plaisirs: Tout cela n'a point d'attraits pour elle, comparé à l'exercice de ses devoirs sacrés d'Epouse, de Mere tendre et d'amie; C'est dans sa solitude qu'elle s'y consacre toute entière; C'est là qu'elle n'ajoute à ses jouissances que celle de porter quelques secours à l'humanité souffrantes; sa vertu n'a point fait d'efforts; Il semble qu'elle soit née pour être :—

ce quelle est toujours, sans plainte, sans murmure, C'est un Ruisseau qui coule vers sa pente Naturelle, en fertilisant les prairies quil arose; Jamais on n'apperçoit un seul de ses regrets; Elle n'a qu'un genre d'ambition; C'est que tout autour d'elle soit heureux.

„ Souvent j'ai entendu Madame ××× soupirer quand on parloit „ de la France &ª. Son amour pour son Pays est un des plus forts sentimens de sa belle âme; penser qu'elle peut y revoir les chers auteurs de ses jours, ses anciens amis, tous ceux qu'elle aimoit et qui l'aimoient est la cause de ces mouvements d'attendrissements, dont on ne peut être temoin sans en être vraiement touché; sans doute il n'y a point d'affectation de sa part, Jamais elle n'en employe, ni dans ses manières ni dans ses discours, elle n'emprunte rien de l'art, parceque tout ce qui est simple et natural lui paroit préférable, C'est ce quil fait qu'elle plait toujours à tout le monde, sans que cela paroisse être un de ses desirs.

„ Il desiroit une Femme pareille „ ah! combien ce voulà m'a donnée bonne idée de son Jugement vraiement précoce & de sa pénétration à peine la connoissoit-il cependant! il ne l'a pas vüe dans ces momens où ses devoirs combattoient ses affections, par exemple, quand il fut question de partir pour un autre Hemisphère, loin de tout ce qui lui étoit cher, dans un pays Etranger, sans en sçavoir la langue, sans en connoître les mœurs, les usages (comme le remarquoit judicieusement notre malheureux ami.) C'est alors qu'il auroit payé un juste tribut d'éloge à son courage, à sa détermination raisonnée, à toutes les refflexions sages qu'elle faisoit sans que jamais son humeur, douce, égale, toujours aimable, ait eprouvé la plus légère alteration; C'etoit la même chose abord du Vaisseau, elle y étoit constamment malade, elle nourrissoit notre cher petit Erick, alors agé de six mois, elle souffroit d'un long & perilleux passage (65 jours dans l'Equinoxe d'automne 1793.) là elle étoit, ce qu'elle en partout et dans tous les tems; un Jour C'etoit le 26. septembre, Nous étions alors fort près du banc de

Terreneuve, nous fûmes assaillis d'une tempête affreuse, elle étoit sur le Pont du Bâtiment liée dans un fauteuil avec des cordes pour ne pas être emportée par des vagues Monstrueuses qui se brisoient dessus notre Vaisseau, alors sans aucune Voile; elle contemploit avec calme et de sang froid, cette imposante et belle Horreur de la Nature, cet élément en fureur qui étonne et intimide les hommes les plus intrépides; elle me dit alors d'un ton sensible et touchant qui pénétra mon cœur.

„Si tu vois un danger inévitable, avertis moi, que nous ayons le tems „ de nous retirer dans notre Cabine et de nous serrer tous avant de „ périr, mourir avec son Mari et tous ses enfans; c'est une faveur du „ Ciel comparé à l'idée déchirante de les laisser seuls au monde.„

J'étois plus ému qu'elle quand elle prononçat ce peu de mots profondement gravés dans ma mémoire où ils resteront éternellement. Ce n'est pas la première fois qu'elle m'avoit inspirée de l'admiration! — ainsi dans tous les momens de sa vie elle conserve la même caractère et sa vertu l'élève encore au dessus d'elle même! — d'après ces verités dois-je benir le Ciel de m'avoir donné une telle Epouse!

ah! si j'osois, je ferois une Comparaison, si je ne craignois qu'elle vous coutat des larmes! Ma Femme est à son Sexe ce que le digne et respectable Pere de votre Mari étoit au sien, en me rappelant les êtres qui honorent et qui ont honoré l'humanité, puis-je oublier Monsieur William Seton! lui, notre premier Protecteur & notre appuy dans ce nouveau monde! lui dont la mémoire cherie vit pour jamais dans nos Cœurs auprès de notre reconnoissance! lui, dont toutes les actions de sa vie furent des actes de vertu! lui enfin le plus Noble et le plus beau Modelle des bons Maris, des Peres tendres, des amis vrais; celui qui meritoit l'amour des siens, l'estime, le respect, la vénération universelle; C'est ici que je sens encore davantage l'impuissance de mes moyens, et que ma plume ne peut obéir à mes Sentimens! heureux qu'un de mes fils

– porte son nom vénéré, ma dernière volonté sera quil soit transmis & perpétué dans ma famille.

Ceci est pour vous seule, Madame et chere amie, considérez cette lettre comme une marque de ma confiance infinie, de mon empressement à obéir à votre volonté, et de mon tendre & très respectueux attachement.

Lettre à mes enfants Chevilly 20. septembre 1799.

(1) Vous venez d'être temoins de la mort de notre ami Monsieur Eugène Hourgue, après cinq jours d'une cruelle Maladie; vous l'êtes de la douleur qui nous accable votre chere Maman et Moi. Nous pleurons l'un et l'autre, Mais vous ne connoissez pas toute l'étendue de cette perte irréparable; trop jeunes encore vous n'avez pas pû juger par vous mêmes, les qualités éssentielles de cet estimable jeune homme; Il n'avoit que vingt deux ans! – pour vous mettre dans la suite dans le cas de l'apprécier quand votre esprit aura plus de développement, J'ai crû pouvoir, sans penser commettre d'indiscretion, copier moi-même sur des Extraits écrits de sa main, avant de les envoyer à sa famille, quelqu'unes de ses productions, quelques idées qui lui appartiennent, tracées par lui-même dans ses momens de loisir.

Page 1re 2de et 3e. Vous remarquerez sa premiere note, vous y verrez le jour de sa Naissance, le tems qu'il a consacré à son éducation, ses Voyages, &a observez bien que cette manière de se rendre compte à soi même de l'emploi de son tems mérite des éloges, Je desirerois que vous en fissiez autant, assurement M. Eugêne Hourgue n'en a point perdu puisqu'à 22. ans, il avoit le jugement, la raison, la sagesse, la maturité d'un Homme de cinquante; Pourquoi avoit-il déjà tous ces avantages? C'est qu'il employoit tous les jours, toutes les heures enfin tous les momens de sa vie à étudier, à lire, à s'instruire,

à acquérir toutes sortes de connoissances; pour orner son esprit, pour se rendre encore plus intéressant, pour se procurer à lui même des jouissances inconnues aux ignorans, remarquez aussi sa modestie quand il note, en avril 1795, qu'il a été refusé à l'examen public pour entrer dans le corps du génie et de l'artillerie; C'est une leçon qu'il se donne à lui même; mettant à l'écart tout amour propre; ce seul trait caractérise l'homme supérieur; mérite dix pages d'éloge, quel est celui de vous qui écriroit tel jour, j'ai fait telle faute; il est bon que vous sachiez qu'être refusé à un pareil examen, n'est pas une chose très humiliante parcequ'il faut être très sçavant pour être reçu, qu'il faut même être sçavant pour pouvoir s'y présenter; Il n'avoit alors que 18. ans, il étoit donc fort avancé pour son age, et surement il n'a voulu conserver le souvenir de ce petit désagrement que pour accroître son ambition de se surpasser dans la première occasion; Il pouvoit l'oublier, il est beau de s'en être souvenu; C'est peutêtre à partir de cette Epoque là qu'il avoit l'oisiveté en horreur.

M. Eugène Mourgue avoit des connoissances infinies, il parloit, il écrivoit plusieurs langues, prévoyant faire un voyage en Espagne, dans trois mois il avoit appris l'Espagnol à New-York, cette facilité étoit le fruit de son application constante; Il cherchoit les hommes instruits (comme vous voyez les abeilles cherchant les fleurs pour en extraire les sucs nouriciers) il aimoit à s'entretenir avec eux, il les écoutoit avec attention, et toujours il retenoit d'eux quelque chose d'utile.

Son caractère étoit doux, ses manières affables, toujours prudent, Modeste, ses discours étoient pleins de sel, il y répandoit de la grace et de l'enjouement, il y entremêloit l'utile à l'agréable, sans prétention, sans envie de briller, conservant toujours le ton de l'excellente société. Il consacroit les plus grandes parties du jour à l'étude, ensuite il se délassoit en jouant avec vous

comme un enfant; il vous apprenoit avec une complaisance et une bonté vraiment aimables tous les jeux que vous ne sçaviez pas, Il jouissoit en vous voyant vous amuser.

C'est, mes chers enfants, le plus haut degré de perfection que de varier ainsi sa manière d'être à l'égard des Personnes avec lesquelles on se trouve, et d'être ce qu'il convient relativement à chacune d'elle. avec un homme sçavant M. Eugène Mourgue déployoit son instruction; il discutoit pour engager le combat d'opinions afin de se confirmer dans ses propres idées ou de les rectifier; Il en recueilloit toujours quelque fruit.

avec les hommes qui avoient beaucoup vûs, beaucoup voyagés, beaucoup observés, dans lesquels il reconnoissoit du merite et de l'experience; Il les questionoit avec mésure, redoubloit d'attention en les écoutant, les excitoit sans qu'ils s'en apperçussent, à lui racouter les evenements qu'il ignoroit, et les rémarques qui en étoient la suite; Il imprimoit profondement dans sa mémoire heureuse, tous les traits qui aggrandissoient le cerle, déjà très étendu de ses connoissance, Comme un homme altéré, insatiable dans sa soif qui puise et répuise encore.

Pages 5. & 6. Lisez la description d'une tempête qu'il éprouva en venant pour la seconde fois, de Bordeaux à New-York sur le Navire le Samson appartenant à Messieurs Gouverneur & Kemble; Méditez sur ses observations, vous verrez l'agitation de son âme! Il décrit d'abord les horreurs de la tempête, et tout son interêt se porte sur les Personnes de l'Equipage qui s'exposent à tous les genres de danger, né courageux il s'oublie lui même au moment d'un naufrage, dont son vaisseau est préservé par une espèce de miracle! pour plaindre l'officier et les malheureux matelots qui ont la temerité d'aller serrer le grand foc deferlé par la violence du vent qui l'agite avec une force telle qu'on craint que le mât de Beaupré (celui de l'avant) soit brisé et emporté.

& après celui là tous les autres, dont il est le plus puissant appuy. Jamais, s'écrie le cher & sensible Eugene, je n'ai éprouvé un sentiment si penible! Il les admire! son cœur est oppressé, il respire à peine jusqu'à ce qu'il les voit tous revenir sans accident — admirez donc aussi son humanité!

Voyez ses remarques en finissant cette description. — Pendant ce péril ménaçant, personne ne s'est plaint, mais aussi pendant la Tempête personne n'a juré. Jurer, est une offense à la Divinité, le silence qu'on avoit observé étoit le récueillement des ames envers elle! Jurer est un blasphême criminel, (Cette remarque est très réligieuse)!

Vous lirez avec sensibilité et surement avec beaucoup d'attendrissement
Page 9. ses observations sur le caractère de votre chere Maman, édifié de toutes ses qualités rares, de toutes ses Vertus, il vouloit en conserver l'image Morale; Il dédaignoit, les Richesses, la grandeur, la Puissance, objets de l'ambition de tous les hommes, pour former le désir d'avoir un jour une femme pareille! — Il n'en n'avoit jamais rencontré dans le cours de sa Vie qui réunisse autant de dons précieux de la Nature! ah! mes enfants rélisez tous les jours, ce peu de mots qu'il a écrit sécretement & pour lui même; il ne s'attendoit pas, ce malheureux ami, que sa mort eût bientôt après laissé sous nos yeux des réflexions qui sont pour moi une nouvelle preuve de l'excellence de son jugement rélativement à votre chere et Digne Mere qui étoit devenüe pour lui le modèle le plus parfait des épouses et des Meres comparée à toutes celles qu'il avoit vu dans le monde avant elle. Cet Eloge fort audessus de celui qu'elle méritoit, doit toucher vos ames; Elevez vos régards et vos mains vers le Ciel, mes chers enfants, Elancez vos cœurs envers Dieu rendez lui graces de ce qu'il vous donna ~~une~~ Mère aussi digne de votre amour et de votre tendre adoration! — Plaignez votre Pere

d'être autant qu'il l'est au dessous d'elle. Il n'est qu'une ombre bien sombre au tableau; Il gémit de ne pas rendre le bonheur qu'il reçoit. tous les avantages appartiennent à votre Maman, tous les désavantages sont son Partage; Il n'a que de sa Sensibilité! —

Madame W. M. Seton, tendre amie de votre Mere, vint nous voir immediatement après la mort de M. Eugène Mourgue pour nous apporter à elle et à moi des consolations, pour partager notre douleur, parcourant alors les papiers que ce malheureux ami avoit laissés je trouvai ce qu'il avoit écrit sur votre Mere; je le communiquai confidentiellement à notre amie Madame Seton, assuré de sa discretion, elle me pressa, me pria, me solicita si vivement de lui en confier une Copie, que je cedai aux instances de l'amitié, & quelques jours après, je la lui envoyai avec une lettre — dont vous tirez la Copie, elle ne contient que la millième partie de ce que j'aurois pû ajouter au portrait de votre Maman, qu'il est impossible de rendre d'après nature!

Page

M. Eugene Mourgue avoit embrassé la carriere du Commerce, il n'avoit que 22 ans et déjà il tenoit une place parmi les negotians instruits & experimentés, parceque son jugement étoit aussi prompt qu'il étoit juste, il étudioit tout, il distinguoit tout, il méditoit il réflechissoit surtout; sa pénétration peu commune s'étendoit surtout, honnête, prevenant plein d'égards envers toutes les personnes qu'il rencontroit, il se rapprochoit plus particulierement de celles qui lui paroissoient avoir un merite réel et plus d'analogie avec son caractère, il y trouvoit d'ailleurs des agremens qui devenoient bientôt reciproques quand il s'étoit fait connoitre lui même.

Mais toutes ces qualités precieuses n'étoient rien auprès de la bonté de son cœur, de la sensibilité de son âme! Eugène étoit un exemple de pieté filliale, il addroit son Pere, sa Mere, il aimoit —

franchissement de cœur, (qui est à ce que je crois un second lui même) - ses freres & ses amis. toute son ambition étoit de donner à sa famille des preuves de son amour : Il ne s'étoit exposé à faire deux voyages - à New-York (voyages qui lui ont malheureusement coûté la vie!) que pour reparer les torts qu'elle avoit soufferte dans sa Fortune par l'effet - de la revolution de France ; il ne sembloit exister que pour faire le bonheur des auteurs de ses jours! — aux doux nom de Pere, de Mere il frémissoit d'attendrissement, comme quand il recevoit une lettre d'eux, encore plus quand il parloit de les revoir! C'est surtout sous ce rapport, mes chers enfants, que M. Eugene Mourgue pouvoit principalement servir de Modèle, je n'en n'ai jamais vû d'aussi parfait! — ah! - mes enfants, les meilleurs amis de mon cœur ; Souvenez vous d'Eugène que ce nom cheri ne sorte jamais de votre mémoire, qu'il se grave dans les vôtres en traits inéfaçables, Souvenez vous que je mourois le plus heureux des Peres, si je vous voyois les mêmes vertus, les - mêmes sentimens! — Ils seroient les délices de votre Mere!

Jamais M. Eugène Mourgue ne vit, ne rencontrât, ne connut un - Malheureux sans être ému, sans sentir le besoin d'exercer sa bienfaisance ; sa belle âme compatissoit aux peines des infortunés ; un jour je lui rendois compte qu'une famille respectable composée d'une Mere agée et quatre filles, jadis très opulentes, étoient réduites à New-York à une detresse absolue, à une misère extrême ; il me donnat aussitot - vingt Dollars pour elles, à la condition que je n'en parlerois jamais, qu'il ne seroit point connu, en s'excusa envers moi de ne pouvoir - donner d'avantage, à ce mouvement généreux et noble, je jugeai - que si le ciel eut conservé ses jours, il eut fait un bel emploi de sa

fortune; les infortunés ont donc aussi à pleurer un appuy!

Il n'avoit que 22 ans! _ & il a merité des americains un ~~tribut~~ d'estime qu'un homme s'honoreroit d'avoir inspiré ayant passé sa vie dans les États unis, (Il n'y a passé que quelques mois encore presque toujours étoit-il avec nous.) Lisez cet éloge, mes enfants, c'est pour vous que je l'ai conservé, (Page 33.) apprenez le par cœur, ne l'oublié jamais pour en meriter un semblable après ~~votre~~ vie. ah! qu'un tel fils doit couter de larmes & de Douleurs, à son Pere, à sa Mere, à toute sa famille dont il étoit la plus chere Esperance! Eugene Hourque est à présent degagé des chagrins sans nombre et insupportables que nous souffrons dans ce monde, son âme est avec Dieu! ___ Mais son Pere, sa mere respectables & infortunés, sa tendre sœur, ses freres ont tout Perdu dans cet objet de leur affection, de ~~leur tendresse~~, de leur amour!

Mes fils liront un jour avec interest les idées de M. Hourque
Pages 7, sur les malheurs de saint Domingue, & sur le caractère des habitans
11, à 13, de cette Isle jadis si riche et si florissante; sur le Commerce, sur la
15-16, Course, sur les Colonies, sur les Colonies Espagnoles. elles sont
21, susceptibles de beaucoup plus d'etendues, mais elles sont d'un jeune homme de 22 ans! _ La plus part sont parfaitement justes et sans doute que M. Eugene Hourque ne les jettoit ainsi éparses & incomplettes que pour les etendre dans la suite à mesure que son esprit saisissoit les vrais rapports de chacune de ces Matières, & qu'il acquieroit de nouvelles Lumières qui l'auroient aidés aux developpements de ses opinions; Mais il est bien peu de jeunes gens, qui à 22 ans! s'occupent d'objets de cette

importance !

Enfin, mes chers enfants, j'ai recueilli avec soin tout ce que j'ai cru propre à vous transmettre l'idée que j'ai moi même du caractère de mon jeune ami qui devoit beaucoup à l'excellente éducation qu'il avoit reçu, mais plus encore à ses heureuses dispositions, à sa facilité à apprendre et à retenir tout ce qui pourroit lui donner des connoissances, exercer son esprit et son jugement ; Il devoroit l'étude par goût pour anticiper sur l'âge mûr et pour ajouter à son mérite personnel, — Pourquoi abymé de douleur, comme je le suis depuis que j'ai eû le malheur de le voir périr, mon âme n'a t'elle trouvée de vraie consolation que dans mon désir de le faire révivre en rassemblant tous les traits qui me rappellent mon malheureux ami ? en m'occupant uniquement de lui sans qu'il me soit possible que mes pensées se tournent sur d'autres objets ? C'est que je me suis crû un moment son second Pere, c'est que je voudrois l'arracher à la mort impitoyable vaine illusion ! je ne me saisis que de quelques lambeaux de son esprit. — Il n'est plus ; et dans ce moment où je finis ces extraits je souffre plus qu'il n'a souffert lui même les cinq jours cruels qu'il a combattu la mort !

52

Paris J. A. Mourgue Bloomingdale 25 Fer^er 1800

Monsieur

Vous les avez donc reçues ces lettres qui m'ont tant fait de mal à vous écrire, elles ont été pour vous un coup de foudre, je m'en doutais, et c'est avec un pressentiment douloureux et involontaire que j'ai ouverte celle que vous m'avez écrite le 22. 9^bre dern. l'âme de notre cher Eugène m'avoit d'avance fait connoître la vôtre, dans la vôtre je reconnois la sienne; les élans de votre trop juste douleur ont brisé la mienne, et quand je réfléchis que la Providence m'a réservé le triste et sacré devoir de vous porter le dernier soupir d'un fils aussi digne de votre amour, je l'accuse d'être par trop cruelle ..... j'ai baigné votre lettre de mes larmes, ensuite j'ai été la lire seul, et avec un sentiment aussi tendre que religieux sur la tombe de mon jeune ami; — Ne vous étonnez point que je partage vos regrets avec cette sensibilité, à moins d'être vous même il est impossible d'éprouver un chagrin plus cuisant; les sentimens qu'il inspiroit n'étoient point des sentimens communs, et je ne doute point que nos cœurs eussent une sympathie qui n'étoit pas douteuse d'après les marques singulières et réitérées de la confiance qu'il avoit en moi, cela étoit au point que je craignois de lui faire connoître ~~mes devoirs~~ mes desirs tant il y avoit de déférance, et de ces égards qui décèlent un abandon qu'on n'a point, qu'il n'auroit jamais eu, s'il n'eut pénétré que je l'aimois pour lui même et sans aucun de ces intérêts qui avilissent la plupart des hommes. — rien dans ~~le~~ l'intérieur de ma solitude ne devoit l'y enchaîner, cependant il s'y plaisoit, il étoit touché par le tableau d'un bon ménage, il se croyoit dans sa famille, parceque tous les êtres qui composent la mienne ne voyoient point en lui un étranger, c'étoit entre nous à qui le chériroit le plus et jusqu'au plus jeune de mes cinq enfants lui rendoit les tendres caresses qu'il leur prodiguoit tous les jours; Enfin, Monsieur, notre cher Eugène, vouloit que nous réunissions nos familles, que vous vinssiez vous fixer auprès de nous, si les circonstances vous forçoient encore à vous éloigner les uns des autres; vous jugez qu'après des témoignages d'estime et d'affection aussi flatteurs nous ne pourrions douter de son tendre attachement. ah! Monsieur, qu'ils sont doux mais qu'ils sont cruels ces souvenirs! ... d'après cela ne vous étonnez donc point de notre abandon et de l'oubli absolu du danger pendant sa maladie, à quels risques plus éminents ne nous serions nous pas exposés pour prolonger son existance! — l'amitié que notre cher et digne Eugène faisait naître n'étoit point susceptible de ces calculs — il est vrai qu'après l'évènement funeste, voyant ma femme abymée de tristesse, et malade, dans des convulsions de nerfs affreuses qu'elle n'avoit

jamais éprouvées de la vie, la perte de plusieurs amis, dix jours après la mort de M. [illegible], gouverneur frère du Gouverneur associé de Kemoto, frappés de celle de votre cher Eugène qu'il étoit venu voir le 8. 7bre; Je vous avoüe, Monsieur, qu'il me serait difficile de vous peindre ma situation d'alors, je n'y pense pas sans frémir, mais nous étions tout tellement cuyrés de regrets et de douleur que nous avions peine a ouvrir nos yeux sur notre propre position; depuis ma santé en a été alterée j'ai été trois mois malade, on n'éprouve point impunément de peines aussi violentes.

Je remplirai vos intentions, Monsieur, j'attendois vos ordres dans l'intervalle Mr. Hry Derbanayne votre chargé de pouvoirs est venu ici, je lui ai offert de lui remettre les effets qui sont chez moi appartenants à votre cher fils, Je vous en envoye l'inventaire, ci-joint, avec la note de ceux qu'il à jugé devoir donner à Dannis, qui n'étoient d'aucune importance et que leur mauvais état auroit rendu tout a fait inutile, comme les frais de port qu'ils auroient occasionnés. Je vous enverrai le tout par la 1re occasion qui me paroîtra sure, J'espère que les communications seront bientôt rouvertes, en j'ai dejà eu l'impatience de vous les adresser parcequ'à votre place, j'aurois eu la même pensée et les mêmes desirs; Je vous enverrai aussi la pièce légale qui constate le décès celui des pièces parties de vous même quant aux frais M. Cheriot m'a remboursé ce que j'ai payé aux Medecins & à leurs voitures et à la garde; Ce sont les seuls debours que j'ai fait.

Occupé de placer un petit monument d'amitié sur la place ou reposent les restes de mon digne ami, Mr. Hry Derbanayne, M. Cheriot & moi en avons fait faire un qui unit la décence à la simplicité, et tel qu'on est dans l'usage ici, dû au maître où il n'y a point d'artiste, pour les personnes qu'on honore le plus, le nom chéri et à jamais memorable dans nos cœurs d'Eugène Bougue est gravé sur un marbre blanc, et sans tâches emblême de la pureté de sa belle ame, si les larmes que j'ai repandues dessus imprimoient comme le ciseaux on auroit peine à y trouver des caractères que la main y a tracés! J'ai desiré pouvoir avoir une place à l'écart pour y planter moi-même un Cyprès, un Saule pleureur, on m'a refusé cette distinction malgré tous les moyens que j'ai employés; Ma femme et moi avions conçu le projet de conserver les cendres de notre ami auprès de nous, dans une petite isle, dans notre solitude; Mais l'époque de ce malheur à été cette de notre irrevocable determination de retourner dans notre Patrie, et nous n'aurions jamais pu nous résoudre à laisser ce depôt sacré à qui que ce fut; Je devois vous rendre compte de tout ceci, mais il est impossible que vous sachiez tout ce que nous avons souffert, & combien ce malheur nous rend notre

séjour ici pénible et désagréable, votre lettre, ~~Monsieur~~, en rouvrant la source de nos larmes, nous rend encore plus sensible à tout ce que vous me marquez de touchant sur ma famille; vous voulez, dites-vous que mes enfants ~~trouvent~~ en vous, Monsieur, un Parent, un Ami, il n'appartenoit qu'au respectable Pere de notre cher Eugene de nous montrer des sentimens aussi tendres! — c'est donc à nous à vous parler de reconnoissance, nos cœurs en sont tous penetrés; organe de tous les miens, nous vous prions de nous permettre d'user des droits sacrés que vous nous donnés pour vous conjurer de mettre des bornes à votre douleur, au nom du Ciel! au nom de Madame Mourgue, de Messieurs vos fils, de votre chere fille si tendrement aimée de son digne et trop malheureux frere, conservez vos jours, rappellez votre courage, s'il m'eût été possible de me déraciner de ce pays-ci, nous irions incessamment mêler nos larmes aux votres. C'est d'après ces dispositions que j'ai déja pris la liberté de vous demander des avis sur la situation des choses en France, ainsi j'ai anticipé sur vos offres obligeantes, — j'ai eu l'honneur de vous voir au Club de 89. dont j'étois membre, j'occupois alors la place de Caissier gal des Etats de bretagne que j'ai possedé 15. ans, lorsque mon ~~parent~~ M. Beaugeard en étoit le Tresorier; j'avois en 1789 des interêts majeurs à St. Dgue avec un homme qui a trompé la confiance de M. Le Sr. Mourgue, comme la mienne, (Bazois), les beaux Romans que j'avois lû, sur ce pays-ci avoient monté mon immagination, et je croyois en y venant, me placer avantageusement et de maniére à tirer parti de mon experience dans le Commerce acquise anciennement dans la maison de mon Parent pendant 10. années, et sauver des debris de fortune ~~p~~ ma famille, que j'ai tant de Raison d'aimer, Made. Olive extremement sensible aux evenements de la révolution trouvoit ici par ~~donc~~ ce deplacement momentané une tranquilité précieuse, mes jeunes enfants, ignorans les malheurs de notre Patrie étoient à ce moyen a l'abri de tous les préjugés, ils apprenoient une langue étrangére très utile, ils y étoient sous l'aile de leur excellente mere qui ne les perdoit pas de vûe un moment, et qui leur a consacré tous les jours de sa vie; dans la solitude que nous habitons c'est là que M. de Talleyrand et M. Detiancourt sont souvent venus nous donner des temoignages de leur bontés. C'est ce premier qui me recommanda si particulierement ~~notre cher~~ Eugene. Le 2d. nous a honnoré de son souvenir dans son excellent ouvrage. Voila Monsieur, les causes de ~~notre~~ deplacement, et notre maniere d'etre dans ce N.au monde; il eut convenu à mes interets de me faire naturaliser, parceque sans cela, j'étois obligé de me servir d'autrui pour des operations que je ne pourrois faire en ma qualité d'étranger, mais un serment qui me détachoit ~~du~~ pays qui m'a vu naître de ma Patrie blessoit ma Conscience, n'étoit impossible; d'un autre côté les circonstances toujours défavorables au Commerce, sujettes à des risques innombrables, un emploi de fonds assez considérable en terres et en biens fonds, que j'avois crû la plus solide comme la plus avantageux, m'ont forcé à une assez longue inaction, et m'ont donné plus forteinement que je ne voudrois l'être dans un pays où les étrangers n'ont pas infiniment de ressources, enfin ~~[illegible]~~

Mde Oliva très profondement affigée des evenemens qui nous sont arrivés s'affecte, s'inquiéta, s'allarme sur le retour de la saison qui nous rappelle nos malheurs, en lui faisant craindre que nous fussions les uns ou les autres par devenir victimes de l'effroyable Maladie qui nous menace tous les ans. Nous sommes donc résolus à nous en retourner aussitôt que cela me sera possible, mais comment prendre ce parti sans faire de grands sacrifices ? vous jugez que cette position me donne bien des anxiétés, m'occasionne bien des sollicitudes... si comme je le crois, la paix a lieu en Europe bientot, la france offrira des ressources, j'y aurai comme bien d'autres, de grandes pertes à reparer, mais au moins ma famille y sera à l'abri de la peste, et je ne supporte pas l'idée de l'y voir exposée ; d'ailleurs le commerce de ce pays-ci sera nécessairement restreint à la fin de la guerre, il est déjà dans un état précaire et j'ai eu le tems d'y observer qu'aucune maison Etrangère et surtout française n'y a prospéré, j'en ai vu vingt s'etablir ici et dans differentes villes des Etats-unis quelques unes avec de grands moyens, fortement étayées par des commenditaires puissants en Europe, pas une seule n'a reussie. Pardonnez moi, Monsieur, si vous entretiens aussi longuement sur ce qui m'interesse ~~sans~~ quand ma famille aura le bonheur d'être connue de vous, J'osé croire qu'elle ~~vous interessera~~ vous interessera ! J'ai bien d'anciens amis à Paris, mais j'ai une extrême confiance dans votre manière de voir et de juger les choses, et j'attacherai un prix infini à vos conseils.

~~encore une fois pardonnez à un Epoux à un pere qui aime passionnement sa femme et ses enfans qui n'existe que pour eux & qui n'a d'autre plus d'amour qu'il n'a de faculté pour leur procurer.~~

Agréez les plus tendres marques d'attachement et de reconnoisance de la part de Madme Oliva et de vos chers enfants, ainsi que les assurances de ma profonde veneration

Paris M. Phi. Desbassayns — 21. Juin 1800 —

J'ai reçu, Mon cher Monsieur votre lettre du 2 Janvier der et bien peu après celle que vous m'avez écrite le 1er Frimaire. Je ne reviendrai point sur ce qui avoit occasionné des Nuages entre nous, vos expressions en effacent les dernières traces, et l'intime persuasion dans laquelle je n'ai pas cessé d'être que je n'ai rien fait qui dut changer vos sentiments pour moi, m'a toujours rassurée que vous me rendriez justice. J'ai écrit il est vrai, qu'il avoit eté commis quelques indiscretions peutetre même quelques legeretés dans un tems où je craignois qu'elles portassent prejudice à vos interets et à ceux d'un ami qui ne m'etoient pas moins chers, Pourquoi le faisois-je ? Il est impossible de supposer que ce fus envie de nuire, ~~...~~ ce n'etoit pas non plus par interêt personel, puisque je n'en avois aucun ; Ce que je marquois à votre malheureux —

ami, avec la même franchise que je vous l'aurois marqué à vous même Mon cher Monsieur, dans un tems où je ne supposois pas que vous deviensiez l'Epoux de sa sœur chérie, étoit encore une fois pour votre propre interet en pour le sien, & quand on a de pareilles vues on ne calcule qu'après les effets que les choses faites avec les meilleures intentions peuvent atteindre la susceptibilité; sans avoir jamais pensé à mesurer des droits de l'amitié, en du zèle. n'en parlons donc plus; vous en avez acquis de bien grands droits sur vous alliant à une famille pour laquelle j'ai conçu un respect et un attachement infinis; Il me seroit vraiment impossible de vous rendre combien je l'honore & je l'aime; C'est l'ami que nous pleurons amerement tous qui a jetté dans mon cœur les bazes de mes sentimens pour elle ils seront eternels comme sa mémoire chérie, et ils s'aggrandissent encore par toutes les marques de bonté que nous recevons de ses Dignes Parents. ah! Monsieur, agréés mes felicitations sinceres de vous etre uni à une famille aussi distinguée par des vertus que par le merite particulier de chacun de ses membres; C'est à notre cher Eugene que vous devez dites vous le bonheur dont vous jouissez, je le sçai pour me consoler de sa perte aidez moi à me persuader que j'y suis pour quelque chose puisque c'est dans ma famille que vous avez connu cet ami dont il n'a pas malheureusement été en notre pouvoir de prolonger l'existence; Ne me parlez jamais de reconnoissance de ce que nous avons fait, nous n'avons remplis que des devoirs à son égard, un pareil être n'inspiroit point des sentimens communs et tous nos soins, nos sollicitudes dechirantes, nos angoises, et nos regrets ont été mesurés sur la même echelle; pensez donc quelles doivent être les affections de nos âmes pour sa

famille ! — Pour les venerables auteurs de ses jours, nous les avons toujours devant les yeux abymés d'une tristesse profonde, nous en parlons sans cesse, ~~que nous voudrions et qu'il n'est pas en notre pouvoir de consoler~~. Cet evenement funeste a changé notre solitude en un lieu consacré à la douleur & à des inquiétudes qui empirent encore à l'approche d'une saison qui ramène l'incertitude, la crainte & les dangers ; Mde Vire en est affectée au point que sa santé est languissante & dans un état allarmant. Je serois déja en france avec elle si j'avois pu couper les racines qui m'attachent dans cet infortuné pays ci d'un autre coté des evenements d'un autre genre font depuis quelques tems comblé la mesure de nos chagrins ; — je ne sçai en vérité ; — avec ma frêle santé comment j'y resiste.

Agreez mes remercimentes, Monsieur Monsieur, de l'idée que vous avez eüe de me procurer une place ; J'ai écrit à Monsieur Maurque les motifs qui ne m'auroient pas permis de l'accepter, si l'on m'eût accordé cette faveur, mais ma reconnoisance n'en n'est ni moins vive ni moins grande pour votre intention de m'obliger.

Voici une lettre de Mr Vire pour Madame Derbanayues en reponse à celle qui étoit jointe à la votre, et qui a rouvert la source de nos larmes ; — présentez lui mes respectueux hommages Veuillez être mon interprête auprès de la sœur adorée d'un ami que j'ai aimé plus qu'aucun homme au monde, il nous tarde de la sçavoir Mere et de vous feliciter encore sur cet evenement.

Je m'acquite de votre commission envers Monsieur Votre frere auquel j'écris aujourd'huy

Agreez les assurances de mon ~~d'une amitié~~ invariable attachement

---

Boston — M. Chs Fs Derbanayues — 21. Juin . 1800.

Je vous ai rendu confident des impressions que j'avois éprouvées par des nuages répandus entre M. Votre frere & moi, si j'avois

fait moins de cas de son amitié, j'y aurois été moins sensible, son silence aidoit encore à fortifier mes craintes à cet égard, dans le tems surtout où je récévois des marques touchantes sans nombre d'amitié et d'estime de tous les parents de sa chere Epouse; je dois donc aujourdhuy, Monsieur, vous dire que je viens de récévoir presque ensemble deux lettres de M. Pr. Lerbaraygues, en qu'il efface par l'expression de ses sentiments pour moi et pour ma famille jusqu'aux plus legeres traces de malentendus qui m'ont fait bien de la peine parcequ'il n'a jamais dû douter de mon attachement;

M. votre frere me charge de vous dire (par sa 1.re du 1.er frimaire an 8.) que le depart de deux N.res pour votre Colonie, dont il profite pour écrire à votre famille, l'empechent de vous écrire; il me demande des nouvelles de Mess.rs vos jeunes freres? il me marque en outre que vous l'avez flatté que vous vous rendriez auprès de lui en 7bre en me priant expressement de vous engager à ne plus differer; j'ai du plaisir à m'acquiter de cette Commiss.on & à vous renouveller l'assurance de mon sincere attachement.

Paris. M. J. A. Mourgue — 23. Juillet 1800 —

Je viens de recevoir par voye de Boston la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 17. Avril d.er par laquelle vous m'annoncez la reception de la mienne du 17. Janv.er; j'espère que celle qui l'a suivie (du 25. f.er der.er) vous sera aussi parvenue, je vous y parlois avec confiance en detail de ma position & surtout de mon desir extrême de sortir ma femme d'un pays où elle se deplait, où sa santé continue de deperir, où je fais bien du mauvais sang parceque j'y perds le peu d'années que je pourrois encore m'occupper avec ardeur des moyens d'assurer à ma famille une partie au moins de ce que les malheureuses circonstances nous ont ravi; ~~[illegible]~~ entierement

d'evenemens desastreux me laisse dans un état d'incertitude sur l'epoque ~~où~~ à laquelle je pourrai me délier des Etats-unis, je n'ai point formé par cette raison de projets ulterieurs, d'abord parceque ma femme s'affligeroit de ceux qui pourroient me forcer à y prolonger ma residence, ensuite parcequelle est continuellement malade; C'est Monsieur le seul tresor qui me reste et à nos enfans! — C'est un être dont les vertus font tous les jours de ma vie l'objet de mon admiration, aussi m'est impossible de vous dire qui l'emporte dans mon coeur de l'amour, du respect, de l'amitié, il faudroit créer des sentimens pour que je puisse rendre tous ceux qu'elle m'inspire, si des devoirs, comme Epouse les lui meritent, et encore comme mere tendre, comme amie sensible et compatissante, comptant pour perdu les jours, bien rares, où elle n'a peu ~~porter~~ des secours à l'humanité souffrante, où elle n'a donné à nos enfants de nouveaux ~~toujours~~ touchants exemples de bienfaisance et de bonté; laborieuse & econome par habitude, des gouts simples, des plaisirs purs, aimant la solitude par inclination parcequ'elle ne se derobe pas un moment à nos enfants qui n'ont jamais eu ~~point~~ d'autre maître, d'autre instituteur, que leur digne Mere; Ce n'est point là encore le portrait de mon épouse, qu'il est imparfait auprès d'elle même! — un seul trait de plus, elle est à son sexe ce que votre cher fils étoit au nôtre. — — tourmentés de douleur de la voir souffrante, J'ai osé faire une supposition, qui m'eût peut être couté la vie, ~~mais~~ elle est toute à elle; C'etoit de me devancer en France, laissez moi mettre un voile sur cette scene affligeante; il me suffira de vous dire que nous separer est impossible, aussi nécessaire l'un à l'autre que l'air que nous respirons, l'eloignement d'un seul jour n'est pas même supportable ainsi donc je ne doit ~~entreprendre~~ rien entreprendre qui nous ~~retienne~~ ici contre le voeu de ma femme, mais je n'entrevois pas le moment où je pourrai en sortir, & c'est là ce qui me desseche ~~me tue~~!

Vous vous attendez, Monsieur, que le commerce exterieur aura de grands developpements à la Paix, Je le crois aussi, mais celui entre l'amerique et la france ~~[illegible]~~ sera bientôt forcé; il n'y aura que deux grandes operations à faire au moment où la communication sera libre, & mieux encore avant l'ouverture des ports; en france un achat majeur d'eau de vie de Cognac et de vins de bordeaux auparavant que les prix de ces articles ayent variés par la concurrence des acheteurs qu'il y aura alors; en Amerique un grand achat de Potasse & Pearlasse pour nos manufactures, et un fort approvisionnement de tabac. Ces deux speculations sont je crois infaillibles, parceque dans les deux mondes les affaires sont maintenant en stagnation, & que tous les negocians voudront au brisement des barrieres se preceder les uns les autres & qu'alors les prix s'éleveront grandement et subitement, mais —

pour opérer avec succès, il ne faut pas lier ces spéculations, c'est à dire compter pouvoir faire la 2de avec le produit de la 1re, soit chez vous soit ici; Il faut rendre des fonds ou des crédits certains et solides aux lieux des achats, employer des amis sûrs pour le choix des qualités car à Bordeaux pour les Eaux de vie & les vins, comme en Virginie pour les Tabacs, les achats bien ou mal faits peuvent aisément faire des différences énormes; J'ai sous la main un ami unique qui fit pour Robt. Morris les grands achats de tabacs de la ferme générale, il y a 15 ou 18 ans, c'est un brave homme très expérimenté, et à qui une commission payée pour aller sur les lieux faire le choix serait triplement gagnée et fort au delà par la certitude d'avoir de bel & bon Tabac, sans fraude, sans mélange & sans défaut de poids, et conséquemment sans rebut; pour acheter avec tout l'avantage possible il faut pour cela de l'argent comptant & pour s'en procurer ici, il faut des crédits sur Londres avec lettre de ces maisons qui confirment l'accueil des traites, les Traites sur n'importe quelle autre Ville commerçante d'Europe sont inégociables, comme vous le savez déjà sans doute. Je considère les deux objets ci-dessus comme de première nécessité & je ne crois point que les denrées Coloniales qui abondent en Europe, et surtout chez la Nation accapareuse dans toutes les parties du globe, augmentent de prix à la paix; Le commerce prévenu par l'ouverture des ports qu'il doit arriver de tout abondamment, d'ailleurs dépourvu de Capitaux pour acheter par spéculation, et sachant que les consommateurs seuls achèteront, ne s'empressera pas d'acheter pour revendre, mais sur les tabacs et les Potasses qui monteront certainement ici quand on pourra les importer en France, il y aura une belle marge, si l'on opère à temps et si les achats sont faits avec précaution.

Il existe, dites vous, Monsieur, partout en Europe un préjugé fâcheux contre les Negts. des États unis; il est fondé à un certain point; considérez que nulle part l'argent n'est plus rare, ni l'ambition plus ardente, le Voyage de M. Deliancourt décrit à cet égard bien des vérités et je vous invite de lire ce Chapitre avec attention car il est parfaitement Juste; Il s'en suit que les maisons enchevêtrent toutes leurs opérations et les retards non prévus, pourtant très communs, des retours d'une seule d'elles suffit pour gêner ceux mêmes qui ont le plus de Capitaux, de là les délais, les retards agrandis par la volonté des uns, forcés chez les autres nuisent aux succès des consignations qu'on fait généralement ici, parce qu'en tout il est des exceptions, quant aux droits, aux frais, c'est le cas d'excuser les maisons honnêtes, les dépenses ~~les autres~~ sont ici hors de toute mesure, incomparablement plus chers que

pourtant ailleurs, les loyers de maison, les appointemens de commis, les Journaliers &a &a &a
les frais de ports autres & déjà les impots sont écrasants; sans doute que vous avez
sur cela des Notions, mais voici des donnée plus sures encore; ma maison me coûtoit
1000. $. mon magazin $ 500, mon Commis 600$ le 2.d 400$, chaque Journalier
~~8 a~~ 10. sch.s par Jour, pour le 1/4. ou le quart du travail qu'on obtiendroit en Europe, la vie en-
chere 6. Pces la lb de pain 10. jusqu'à 15. Pces la lb boeuf, tout à l'avenant; et cela pour l'état
le plus modeste, sans luxe, sans envie de paraître; Jugez d'après ces faits si les Commons
sont forcées; elle ne sont point proportionnée à celle qu'on paye en Europe eu égard à la
monstruosité des depenses en tout les genres; Ce sont ces considerations qui m'ont fait après
la 1.re année d'experience quitter l'asile, où j'ai gardé seulement un bureau dans mon magazin, Mais si j'avois eu
un courant d'affaires comme j'ai pu un tems me le promettre j'aurois été forcé comme
les autres à rester en Ville, d'avoir en extra un refuge infiniment couteux à la campagne pendant la mortelle saison des maladies, y recevoir du monde, accueillir les Etranger &a &a. — un
autre fait assez curieux — qu'imaginez vous que coûtent 3. fregattes neuves de 40. canons
au gouvernement des Etats-unis ? — 1,195000. Dollars — C'est bien près de 400 m/ Dollars
chacune pour des V.aux construits en bois verds qui seront propres à demolir dans 5. ou
6. ans au plus — Vous connoissez le prix des matelots — Jugez donc, Monsieur, dans quel
pays nous sommes; C'est bien toutes ces considerations qui m'ont determinées, avec
beaucoup d'autres observations, à conseiller à Monsieur votre fils de ne pas penser à
former ici établissement; Je vous le repete, tout, oui tous les Etrangers s'y ruinent
excepté les maisons anglaises, parceque celles là ont un courant d'affaires tel
que leurs frais, leur dépenses ne font que rendre moindres leurs grands bénéfices
qu'elles roulent sur des Capitaux immenses & que
d'ailleurs toujours ~~associées~~ des maisons d'angleterre qui les alimentent grandement
& continuellement elles gagnent secretement les Comm.ons interesses majeures qu'elles payeroient aux americains, Car vous pensez bien que
dans l'immense Commerce que fait aujourd'huy les Etats unis, leur ancienne Mere patrie
y en a une part qui n'est pas mince.

Je ne vous ai point invité, Monsieur, je ne vous invite point à faire des
envoys ici pour V.s Cie, si j'eusse pensé que cela pourroit convenir à vos interêts
ou a celui de Mess.rs vos amis, Je vous aurois envoyé des Etats d'articles que j'aurois
crû les meilleurs, mais plus dans ce moment ci que jamais il y a des risques
auxquels il seroit imprudent de s'exposer; Le Lion dont la crinière est tissue
de Tyrannie et d'ambition n'a pas vu sans rugir des hommes de choix envoyés
d'ici dans notre Republique, sans doute que cette seule disposition d'arrangement
criminelle à ses yeux, étincelants déjà d'une ~~...~~ rage pour
à suffi (sans rien presumer de ce qui pourroit en être la suite) à doublé sa

Soif de sang & d'or
~~Rage~~, partout les anglois molestent, arrêtent, pillent prennent les Navires americains, —
qui ~~quand il~~ n'échappent pas au moins aux insultes, ~~aux presses~~ aux vexations des —
Visiteurs; tout à l'heure deux N.res partant d'ici pour l'Europe avec une Fregatte de S.M.B. ont été
pris par elle, conduits à Hallifax & condamnés; deux N.res à gouverneur & Kemble —
venants de Vera Crux, valant plus de 150 m/ D.rs — pris aussi conduits à Jamaique &
condamnés sur simple suspicion de proprieté hollandaise dans les 1.er, Espagnole dans
les 2.des. Je vous cite ceci comme ~~en~~ ayant ~~eu les~~ pièces en mains ~~[illegible]~~, mais j'ai vû d'ailleurs ~~un~~
état approximatif des prises faites sur les americains depuis 2. mois; conduites à
Jamaique, New Providence, la Bermude & Hallifax, montant à 650 m/ D.rs; que sera-ce
donc si la france voulant la Paix fait un traité avec ~~l'angleterre~~ l'Amerique ? — C'est le cas de
repeter après vous, combien elles sont folles les nations qui ne voyent pas leur —
malheur dans le triomphe de l'angleterre! — ~~quand [illegible] elle doit être~~
~~aveuglée~~ Ce triomphe horrible sur les flots de sang qu'il ~~[illegible]~~ coute sur elle attirera tot ou
tard des vengeances égales à sa barbarie.

M. Dozat notre medecin et notre ami vous porte la présente jusqu'à la porte de
Bordeaux par un parlementaire de Philadelphie, je lui ai remis hyer un pacquet
qui renferme les pièces que vous m'avez demandé; si en les envelappant je n'ai pu
retenir mes larmes, j'ai bien pensé qu'elles feront couler les votres. M. Dozat va passer
l'hyver à Toulouse où est sa famille, il n'ira à Paris qu'en avril prochain si sa santé
convalescente d'une maladie cruelle le lui permet; je lui ai remis ma lettre pour
vous, Monsieur, temoin malheureux de notre douleur, il vous dira de vive voix, ~~Monsieur~~,
tout ce que nous avons tous inutilement fait; c'est un homme vertueux regretté ici de tous
nos compatriotes, dont le départ afflige beaucoup ma femme qui avoit confiance dans
son experience, elle étoit telle que depuis notre sejour ici, nous n'avons eu recours —
à M. Delmas que parceque nos allarmes étoient de nature à lui adjoindre celui —
qui a la réputation de renom le plus de ~~de talent~~. Je le recommande d'avance à vos bontés.

J'ai encore un nouveau service à vous demander. Le Colonel Walker
un des hommes les plus respectables de ce pays-ci, avec lequel j'ai des —
liaisons m'a prié de recommander Mademoiselle Walker sa fille
à un ami qui voulut bien veiller sur elle et pourvoir à ses besoins qu'il a fixé à 200.# par
mois, elle est chez Mad.e Lallemant de Villehaut, # dont le Col. Walker
residant sur ses Terres à Utica a oublié de me donner l'adresse —

rue Nationale, N.o 231 — près la rue Antoine

Je la lui ai demandée ou je vous l'écrirai : Mr. Walker avoit recommandé sa fille Mlle
Schweighauser, (une des victimes de la perte d'automne der.) et par suite à M. Dobrée
son beau frère consul americain à Nantes de qui vous pourrez avoir la direction
de Mlle Allemont, ce dernier laisse M. Walker dans des inquiétudes par son silence
et cet excellent Pere desire avoir des nouvelles de sa chere fille et lui assurer la pension fixée.
ce Colonel étoit ici colecteur de la Douane, il est fort riche, et le baron de Steuben
au service de la guerre de l'Independance l'a fait son heritier; Il fait un bien
noble usage de sa fortune, aimé des français il les aime sincerement touché de compassion de la
misère des pauvres refugiés de St Domingue après les massacres et l'incendie
du Cap à soutenu plusieurs familles, et fourni des secours à un très grand nombre,
il offrit même une de ses maisons fort grande pour y rassembler
tous ceux qui manquoient d'azile, ou en fit un hospice de secours ainsi vous verrez dans Mlle Walker
la fille de l'un des hommes les plus remarquables ici par des vertus
et son affection pour notre Patrie, Je ne connois point la jeune
personne, J'ignorois même qu'elle fût en france; Je crois rendre un grand service
à son pere et à elle en lui procurant le bonheur de vous connoître, ayez
la bonté de retirer des quittances des sommes que vous voudrez bien
lui payer, si cela vous gêne le moins du monde J'y pourvoierai d'ailleurs,
J'immagine un moyen bien simple, au departement de la marine ou des relations exterieures
on prendroit peut être les quittances de Mlle Walker, qu'on enverroit
ici aux Commissaires des relations commerciales qui pourroient les payer, pardon mille fois
pardon de l'embarras, mais J'ai tant d'estime pour M. Walker que
Je n'ai pu lui en donner un plus grand temoignage qu'en vous
recommandant sa chere fille.

Je suis affligé de ce que vous me dites sur le compte d'un homme
auquel j'ai crû au moins un bon cœur, d'après tout ce que J'ai vu de
lui, Ce n'est pas ce qui me concerne qui m'est le plus sensible, mais
ce qui vous regarde personnellement; Je fais bien peu de fonds
sur sa protection, Je n'ai rien demandé, et je continuerai d'être
discret, Je le connoissois avant de le voir ici, J'ai reçu de lui —

des marques de confiance et d'estime toutes particulières, j'ai suivi à son égard les mouvemens de mon cœur sans calculs, sans apparence sans projets de jamais l'importuner; ses lettres depuis son retour auroient pû m'enhardir ~~me donner des esperances~~, si j'avois moins l'habitude des hommes, & moins d'experience qu'il en est bien peu qui ayent l'envie constante & vraie d'obliger, de cette espece bien rare je distingue M. De Liancourt, celui là est tout bonté, tout bienfaisance. dans 20. Lettres au moins il me demande mon fils ainé (de 7. ans 1/2.); il a emporté avec lui la promesse de sa digne Mere de le lui envoyer, ou de le conduire elle même; Il veut dit-il veiller son éducation, il croit qu'ici, il n'y en a point encore, et il a grande raison; mais il est si jeune encore mon cher Erik que je differe, Je veux qu'il parle l'anglois comme sa langue; Combien de fois j'ai eprouvé que l'ignorance de cette langue prejudicioit à mes interêts, Je la crois la plus utile ~~[illegible]~~

Vous m'invitez, Monsieur, avec une affection paternelle et attendrissante de vous parler de ma femme et de mes enfants, Vous voyez que j'y obéï avec une douce satisfaction, après ma femme et mon fils, je veux vous faire connoitre mes quatre autres enfants -

Adelle, mon ainée, douze ans bientot fait mes délices jusqu'ici elle sera je le crois et c'est ma plus flateuse esperance, en tout ressemblante à sa maman, Voici une ligne de son ecriture, elle commence à traduire l'anglois, elle le parle plus facilement que le français, elle a une conception facile, l'esprit juste, & d'heureuses dispositions.

Aglaée, ma 2.de de 9. ans, est moins avancée que sa soeur, douce, aimante & sensible à l'excès, très appliquée ~~aimante~~, forcée à plus de travail que sa soeur pour apprendre elle s'y donne avec constance et assiduité, voici une ligne d'elle aussi; elle a l'ambition d'egaler son ainée.

William Seton, mon 4.e est un gentil enfant, un espiegle l'amitié pourra un Jour à nous en separer! -

ma 5.e enfin, Henriette, est un petit être si joli, si aimable, ~~que~~ que raffolant d'elle nous l'appellons notre bijou, M. Th.e Cazenove, notre ami, en est passionnement amoureux, il lui avait donné le nom de Colibri & quoiqu'ayant ~~très~~ avec, elle à présent ressemble à l'oizeau mouche; faites graces à un Père passionné pour sa famille.

Vous connoissez à présent, Monsieur, toute ma richesse, tous mes bonheurs toutes mes jouissances, tous les objets bien chers de mes sollicitudes, tous ces jeunes cœurs auront un jour pour vous et pour Madame Mourgue les mêmes sentiments qui sont dans le mien. agréez ~~leurs~~ tous les deux leurs compliments, leurs hommages & leurs Caresses, avec l'assurance mon respect et de mon attachement

rappellez nous au souvenir de Mess.rs vos fils.

Paris M. J.A. Mourgue — 5. août 1800.

J'ai eu l'honneur de vous écrire les 22 et 23. Juillet d.er par le Parlementaire qui s'en expédié de Philadelphie, et de vous remettre avec la première une pièce dont je joins ici le duplicata, je ne puis l'accompagner que d'impuissantes marques de sensibilité, il est au dessus de tous les efforts de consoler un pere de la perte d'un fils & surtout un pere tendre comme vous, Monsieur, pleurant un des êtres les plus parfaits de la Nature. la lettre que vous m'avez ~~fait l'amitié de m'écrire~~ écrite le 4. mai, me parvient à la veille d'une occasion pour S.t Sebastien, je crains que ~~des lettres ne~~ mienne renouvellent et n'avivent vos douleurs, elles n'ont de mérites que celui d'être dictées par des sentiments que le malheur a rendus sacrés, et qui deviennent la source où je puise mes seules consolations; les vôtres au contraire répandent un beaume salutaire sur les playes de mon cœur, jusqu'en dans les images mensongères de l'imagination durant un ~~d'un~~ sommeil agité et penible, je crois être l'intermédiaire entre l'âmes du fils et du Père, je me tourmente de ne pouvoir m'acquitter assez dignement de ces devoirs voyez au moins dans la mienne des intentions qu'il m'est impossible de vous rendre.

Les détails interessants et très importans pour moi que vous avez, Monsieur, la bonté de me donner meritent toute ma ~~reconnoissance~~ gratitude; ils ne diffèrent que dans les nuances du tableau que je me faisois, après une guerre si longue, une serie de révolutions interieures, des convulsions fréquentes, le désastre presque général des fortunes particulières, il est aisé de penser que le règne d'un gouvernement sage, ferme, juste, voulant effacer les maux passés à besoin d'une certaine durée d'existences pour changer l'ordre des choses, & faire revivre les beaux

jours de la france & la prospérité de son commerce; La paix seule finira ~~opérera~~ ces heureux changements, et j'ai comme vous, Monsieur, l'idée que ceux qui débuteront dans les affaires bientôt après qu'elle sera conclue, seront presque assurés de retirer quelque fruits de leur travail, s'ils opèrent avec ~~quelque~~ prudence, ~~sans~~ une ambition sage et mesurée, aidés de quelqu'intelligence; C'est à Paris où je desire me fixer, c'est là que j'ai passé dix huit années consécutives constamment occupé d'affaires, de finances, de commerce, de banque et de ~~crédit~~ public; C'est là qu'avec une conduite toujours regulière, j'avois formé ~~amassé~~ un bienêtre dont la moindre partie suffiroit aujourd'huy à mon ambition ~~limitée~~, qui n'est mue que par un desir bien naturel et bien légitime d'assurer un sort modeste, mais certain, à ma famille, avant la fin de ma carrière.

Je suis dans l'absolue nécessité de rester encore ici jusqu'à ce que j'aie pu y liquider mes affaires, et mon chagrin est de ne pouvoir pas fixer ce terme par la raison que ma femme est réduite au der. degré de dégoût et d'impatience de retourner dans ~~sa~~ notre patrie; un motif puissant que je dois ajouter à tous ceux qui lui font regretter de prolonger notre séjour ici; C'est l'éducation de nos petites; elles grandissent, et comme tous les enfans prennent les formes de celles avec lesquelles ils sont forcés de se trouver (quoique ce soit aussi rarement ~~quoique aussi peu~~ que nous le pouvons) ++ nous craignons pour elles la fréquentation des jeunes personnes qui ont ici des habitudes qui contrastent avec les nôtres, elles sont peu surveillées, peu tenues, et prennent de bonne heure ~~bientôt~~ un esprit d'indépendance qui efface la candeur aimable qui est ailleurs l'apanage des jeunes demoiselles, et l'empreinte d'une éducation soignée; En général les américaines ~~elles~~ sont peu avec leur Mere, elles jouissent d'une liberté qui choque nos mœurs, et qui seroit dangereuse pour elles même, ~~et~~ ma femme toujours occupée de ses filles craint ces exemples, qui jusqu'à present étoient de peu d'importance & par leur jeune âge & par ses soins continuels d'effacer les moindres ~~traits~~ d'imitations; mais il est ~~tems~~ qu'elles prennent les bons usages du pays où elles sont ~~destinées~~ à passer leur vie, et qu'elles conservent ~~cette~~ candeur si précieuse qui est le vernis transparent des vertus, seul heritage qu'il soit en ~~notre~~ pouvoir à present de leur assurer.

Cette considération est d'un grand poids pour ma femme ~~dans la balance qui la fait [illegible] du côté de la france~~. & après l'altération, trop sensible malheureusement de sa santé, elle agit ~~est~~ aussi très ~~fortement~~ sur ma determination. — Vous aurez vu par mad.e que j'ai eu la même idée que vous, Monsieur, et que j'ai déjà proposé à ma femme de me devancer en france,

mais il n'y a pas de moyen, je vous le répète, que nous nous séparions, elle a versé des larmes d'attendrissement et de reconnoissance en lisant cette partie de votre d.re; jamais non jamais l'amitié et l'intérêt ne se montreront à nos yeux d'une manière plus touchante, ô mon cher Eugène! mon malheureux ami! que vous jouiriez d'être témoin de tant de bontés!

Je me suis flatté un moment que Monsieur Scipion eût été membre de la commission americaine, les gazettes nous avoient appris sa nomination; où donc est-il à présent? où est Monsieur Jules? dites nous le pour que nous sachions de quel côté diriger nos vœux.... Je vous félicite, Monsieur, sur l'heureuse délivrance de Madame votre fille, puisse-t-elle être bien rétablie des suites pénibles de sa couche, et supporter aisement l'assujetissant et doux employ de nourrice; je le connois puisque ma femme l'a exercé cinq fois, avec un abandon d'elle même et un zèle qui m'ont souvent excités mon admiration.

J'ai omis de vous parler de St Domingue dans ma d.re; où je vous crois quelqu'intérêt. Cette infortunée Colonie est dans un état plus deplorable que jamais, Toussaint y combat Rigaud à toute outrance, pour voiler sa cruauté contre les blancs que le hazard a fixé sous la dependance du 1.er; Toussaint a pu jouir un moment de la reputation d'homme bien intentionné mais aujourd'huy, il est evident que c'est un fourbe cruel un traître, vendu aux anglois qui le dirigent absolument; un Commissaire anglois sous masque Espagnol, connu de tous les N.les de sa nation, est à présent à fouiller sous les ruines pour s'enrichir des derniers depouilles des malheureux Colons français, ainsi en Amerique, comme en Europe, comme par tout le globe l'angleterre métalise le sang de ses victimes. St Dg.ue est perdu, perdu sans ressources jusqu'à ce que la france puisse y arrêter la desolation et la mort.

Par les lettres que je reçois de Bordeaux, elles confirment aussi la persuasion que le tabac est le meilleur article à importer en france, les Eaux de vie et les vins a acheter en Europe (à Bord.x) on aurait ici du tabac de Richemond bonne inspection à 5 dollars au Comptant ici, les manufactures en france doivent en être depourvues et si la paix a lieu, le tabac montera ici spontanement, assez pour y réaliser sans deplacer un grand bénéfice; Les Eaux de vie auront le même sort à Bordeaux, cela me paroit infaillible.

Une speculation sure en ce moment en france serait d'y acheter des toiles de Bretagne qui se fabriquent entre Quintin et St Malo, faites exprès pour les marchés des Colonies Espagnoles, un de mes amis arrivé ici de Teneriffe

depuis 8. jours. M. Robt. Power, né et habitant du Port de Lorottava me disoit hyer que depuis 6. ans on n'y à pas vû une seule piéce de toile vraie bretagne, et qu'elle se vendroient là un grand prix pour Vera Cruz et la Havanne, le dit Nre. venant de ce dernier de ces 2. dits ports a vendu ses bretagnes prises à 18. Ptres. fortes la piéce; elles doivent être d'après mes ders avis de bretagne, des lieux de fabrique à 30 p%. au dessous des prix de 88. C'est un de ces objets qui donnera à la paix un profit certain, mais il faut faire executer ce genre d'achat par des habitués à ce Commerce. Je tiens encore quelques fils de l'opération méditée par votre cher fils et par moi l'an der, qui me laissent quelqu'esperance de la rénouer, si l'on avoit quelques faveurs du gouvernement d'Espagne, un de mes amis est en balance s'il ne partira pas bientôt pour france avec l'intention de donner de la suite à ce projet, sa determination tient à l'arrivée d'un Nre. attendu ici à tous les momens.

Je suis honteux de vous envoyer d'aussi longue lettres — J'aime à Causer avec vous, Monsieur, j'aime encore plus à vous porter les tendres sentiments de ma femme et de mes enfants pour vous, Madame Mourgue et toute votre chere famille, et a vous renouveller les assurances de mon respect et de mon attachement inviolable.

Bordeaux. M. Gramont. 5. Aout 1800.

à l'apostitte que vous avez bien voulu mettre à la lettre de votre maison j'ai reconnu l'ami intime d'une famille à laquelle le malheur m'a lié si étroitement que c'est pour moi une espece de culte de la cherir et de l'aimer. Peutêtre vous dira telle fait part de mes projets de retourner en france aussitot que je pourrai me delier d'un pays, où je suis dans des inquiétudes mortelles sur le compte d'une femme cherie et de cinq enfants qui font le bonheur de ma vie.

Je suis venu ici en 93. les soustrayant tous aux horreurs d'alors et me plaçant de manière à sauver des debris de fortune épars en effets à St Dgue; particulièrement trompé par des idées fausses sur ce pays-ci, exalté par tous les romans qu'on publioit sur cette partie du Nouveau monde, je projettois y mettre à profit quelqu'expérience en trouvant un asile tranquile; à ce dernier égard mon calcul étoit juste, mais à tous les autres j'ai été forcé de décompter, ensuite la perte annuelle, les malheurs dont les miens et moi avons été témoins, m'ont dégoûté au point que je ne desire plus que de voir ma famille à l'abri des dangers; j'ai confié mes desirs à notre digne ami M. Mourgue, je lui ai demandé des conseils, ayant une extrême confiance dans sa manière de voir et de juger les choses; il me les donne avec une bonté toute fraternelle, et je ne travaille qu'à me déraciner pour conduire tout ce qui m'est cher dans notre Patrie, d'où nous ne nous sommes eloignés qu'à regret, j'aurai acheté bien cher la tranquilité et la sureté dont nous avons joui par une série d'évenemens tout à fait imprevus, mais je suis curieux partant, avec toute la confiance que vous m'inspirés, Monsieur, dans la resolution de travailler pour réparer au moins quelqu'unes des pertes que j'ai éprouvées, j'ai resté à Paris 18. années consécutives (ma femme y est née) c'est là que j'ai le desir de me fixer, j'y ai régi pendant 15 ans la place de Caissier génl des Etats de bretagne avec mon parent M. Beaugeard alors trésorier de ces Etats, & avec lequel je crois me souvenir que vous avez eu d'anciennes relations, mais il faut encore une fois me déraciner, je dis déraciner parceque arrivant ici comme sortant d'un naufrage, j'ai employé des Capitaux en Terres en biens fonds qui seroient difficiles à réaliser, heureusement qu'ils sont uns les autres, je suis investi de titres indisputables, chose fort importante ici, et que mes choix ont été faites tous dans l'Etat de New-York,

avec quelque reflexion, et de precautions qui me garent au moins de toutes les risques que courent la plus part de ceux qui ont fait des emplois de fonds pareils. le mal est que je ne suis encore partie malgré mes allarmes sur l'alteration de la santé ~~de ma femme~~ de Mde. Olive, qui brule de se soustraire avec nos enfants et moi aux risques d'une maladie mortelle dont nous avons vu sous nos yeux les funestes Ravages l'an der, en les precedentes, et contre laquelle il n'est vraiement point de secours. en Voila, aussi, Monsieur, pour vous donner l'idée de ma position penible et incertaine.

Si avant de quitter les Etats unis je pouvois vous être utile en quoique ce soit éprouvé mon Zéle, mettez moi seulement sur la voye, que j'ai de regrets de ne pas avoir eu plustot de relations avec votre Maison, j'aurais peutêtre pu faire des choses qui lui auroient été agreables, j'aurois pu même servir ses interets dans le Cas où elle devrait multiplier ses rapports ~~avoir de Relations~~ avec les Etats-unis, ne fut-ce enfin que par des informations exactes et ~~tout à fait~~ desinteressée (. Il est des branches de commerce qui sont ici mal suivies, et qui cependant donneroient ~~du~~ un benefice certain; les Vins de bordeaux arrivent ici sont mis en magazins comme des fusées, sans égard à la temperature des saisons, sans soins, sans ouillage, sans aucune des precautions qu'exige cette boisson, depuis que St. Domingue est dans un état desesperé, l'ecoulement de cet article est moindre; Les Eaux de vie sont àpresent un ~~objet~~ de pre necessité ici, il s'en est écoulé depuis un an environ 4000. Pipes dans le seul port de New-York, Les americains y sont tellement accoutumés aujourd'huy qu'il est impossible qu'ils s'en privent, la 1re. preuve vaut 1. Dollar 6. p100 légre

la 4.e 1. D.r 40/100, Si la Paix se faisait en Europe vous pourriez hardiement spéculer sur ~~cet~~ article pour revendre chez vous, et sans intention de les exporter pour V/cte. ; l'article ici qui promettroit des benefices en france c'est le tabac, on auroit aujourdhuy du Richemond à 5. $ au comptant, et si la paix à lieu, il montera infailliblement ici et l'on pourroit l'y revendre avec un grand avantage sans etre meme dans la necessité de ~~l~~ l'exporter. Ceci pour V/g.ue /

agreez donc particulierement l'offre de mes services, non comme de quelqu'un qui vous demande des ~~commissions~~ affaire, mais comme ~~une personne~~ quelqu'un déjà devoué à vos interets, et disposé a faire ~~tous~~ ce qui sera en son pouvoir pour vous donner de marques non équivoques de sa gratitude de vos offres obligeants, et de son estime. —

09-144